

le ROUGE et le NOIR

Directeur : PIERRE FONTAINE
Rédaction - Administration :
12, rue des Colonies, 12
BRUXELLES
Tél. 12.44.14

hebdomadaire
LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE, POLITIQUE et SOCIAL
SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE - REG. COMMERCE BRUX. 45.855

ABONNEMENTS D'UN AN :
Belgique 45 frs.
Congo 60 frs.
Etranger 60 ou 75 frs.
C. Ch. Post. 2583-74

A l'ombre des douairières

Petit compliment à M. Vaxelaire



Le ciel soit loué, je n'ai pas vu cette pièce nouvelle qui s'intitule « Quand le peuple est roi », qui a tenu l'affiche trois jours exactement au Théâtre des Galeries, et qui a pour auteur (ne riez pas!) M. Georges Vaxelaire.

Nos journaux, par la plupart, ont eu la pudeur de n'en point parler. C'est un progrès. Mais ils n'ont pas eu le courage d'en dire ce qu'il fallait penser. C'est dommage.

Je sais seulement qu'elle est signée : Georges Vaxelaire, et j'en connais le thème par les soins d'un ami complaisant.

Mais avant d'en venir à cette pièce, disons deux mots de son auteur. On n'en parlait plus depuis quelque temps. Naguère, pas un mois ne passait sans que M. Vaxelaire ne se rappelât au souvenir de chacun par un poème maribolant où Astrid rimait avec abside; ça paraissait dans des journaux sans pudeur dont la huitième page aussitôt, pour prix de ce forfait, s'ornait de gigantesques placards de publicité de la firme Au Bon Marché, dont ledit Vaxelaire est directeur, comme chacun sait. Mais le calicot monté en grade, n'assignant nulle limite à sa gloire monnayée, se fit ensuite construire un théâtre, à lui seul destiné, où tous les pieds-plats du journalisme, de la politique et de la diplomatie venaient, une fois l'an, applaudir la dernière pièce de ce maître de céans. Et pour que le sort fait à ses œuvres soit heureux, M. Vaxelaire, peu de jours avant le sacrifice, invitait en son château de Bioul les critiques intégrés qui auraient à rendre un jugement, après s'être hautement gouvernés.

Ceci encore ne satisfaisant point l'ambition du bonhomme, il se piqua de faire de la politique et, des années durant, mendia dans tous les coins un siège sénatorial. Pour la peine, il se fit catholique; mais on ne le fit point sénateur.

C'est alors que, lassé de tout, le drôle enfin se tut. Déjà nous pensions : peut-être ainsi vint-il réussir; faire dire de soi qu'on est un grand poète c'est facile quand on se nomme Vaxelaire, mais alors il faut se priver d'écrire. Déjà, nous le voyions entrer à l'Académie : un an qu'il n'avait rien produit! Ses œuvres anciennes, plus personne n'en gardait le souvenir. Ainsi il devenait éligible.

Et voilà que, combien mala droitement, le petit sot fait à nouveau parler de lui. Son théâtre ne lui suffisait plus, il envahit les scènes régulières — ce qui, bien entendu, est une façon de parler. Et, par l'entremise d'un directeur de théâtre qu'on s'étonne vraiment de voir céder à d'aussi misérables calculs, il invite le public à venir l'applaudir.

A vrai dire, du public, du vrai public, aimant le théâtre et payant son fauteuil, il n'y en avait guère. Mais il y avait là tout ce que les sphères gouvernementales, les potinières diplomatiques et les salons du petit monde produisent de plus

faisané, de plus toqué et de plus interlope. De fausses mondaines et de faux hommes du monde, des hommes d'Etat sans dignité et des ministres sans grandeur, des ambassadeurs circonvenus, des douairières égarées, des magistrats séduits, des commerçants madiés. Tous, prompts aux louanges et aux courbettes, habiles à serrer toutes les mains, la panse repue et le derrière fuyant.

Ainsi le spectacle était-il dans la salle; car sur la scène il n'y eut qu'une avalanche de mots et de tirades pour expliquer à tous ces avachis du régime que la démocratie est la source de tous les maux, que la corruption est reine. Quand le peuple est roi, que la dictature est salutaire, toute l'action se déroulant dans un monde de corrupteurs et de fripouilles.

Bref, on ne peut pas dire que M. Vaxelaire ait fait une pièce d'une particulière originalité, ni qu'il ait cherché ses modèles ailleurs que dans son monde.

Est-ce pour cela que son public, malgré qu'il y fût disposé, n'a point fait à ce drame un accueil chaleureux? Ou encore a-t-il pensé que ce marchand d'avantages manquait par trop de pudeur pour s'en prendre aussi sottement au parlementarisme après avoir aussi basement quémandé une place de sénateur? Toujours est-il que l'auditoire n'était point satisfait et que M. Vaxelaire fera mieux d'en revenir aux plaisirs plus communs de son monde : les réceptions, les parties fines, les gueuletons et la chasse.

C'est ce qu'il a dû penser quand le ministre Lippens, qui était là, bien sûr, lui dit à la sortie, en guise de félicitations, à haute voix pour que nul n'en ignore : « Bonsoir! Je n'irai pas chasser samedi! »

A quel moment précis notre Trissotin aura réalisé qu'il venait, une fois de plus, de faire un bien mauvais placement.

Pierre FONTAINE.

Ne coupez pas!...

Le gouvernement a interdit la manifestation socialiste de Malmédy. Car il ne faut faire à Hitler nulle peine, même légère...

Les Belges ont rencontré en un match de football l'équipe nationale allemande qui les a vilainement battus par un score de 6 buts à 1... Un tel manque de tact est bien le reflet de la brutalité et de l'esprit agressif qui caractérisent la race « boche ».

Cécile Sorel débute au music-hall. Il est un âge qui excuse toutes les folies.

Tiens! qu'est devenu le cheval de M. Devèze? Sensible à nos critiques a-t-il renoncé à son dada?

Pour la Flandre Pour la Paix

UN HOMME EST MORT

La presse est-elle payée pour se taire ?

Je suis peut-être le premier à vous en parler. Votre journal n'en a rien dit; comme tous les autres journaux — sauf le *Schelde* — il a observé strictement la consigne du silence.

Silence autour de ce cadavre. Trois fois silence autour de ce crime. Car c'est un crime; un de ces crimes comme le régime en a déjà quelques-uns sur la conscience. Celui-ci, il pourrait le payer cher.

Je viens de là, là-bas à Anvers où on a enterré Berten Fermont, l'objet de la conscience.

Vous n'en saviez rien; on vous a caché cela. Comme on vous cache tant de choses. Il n'est pas bon d'en dire trop long; rien n'est aussi pernicieux que l'exemple de l'apostolat. Il est des martyrs qui font école, de ces morts qu'on ne finira jamais d'enterrer, de ces dévoués ardents qui, à six pieds sous terre, continuent de rayonner.

Berten Fermont.

Il avait 22 ans. Depuis 1931, il était en prison. On l'avait condamné d'abord à 4 mois d'emprisonnement. Qu'il avait accomplis. Ensuite, fidèle à ce système de condamnations répétées pour un même délit, l'autorité militaire le fit de nouveau arrêter et juger. Car on appelle jugement ce qui se passe dans un Conseil de guerre.

C'était le 15 mars 1932. B. Fermont était en cellule depuis le 4 janvier.

On lui demanda ce qu'il avait à dire pour sa défense. Très calmement, il déclara : « Je reconnais les faits; j'exige simplement qu'on me condamne comme refuseur de service et non comme déserteur. Je ne veux rien ajouter pour ma défense parce que j'ai agi selon ma conscience et que je suis persuadé de ne pas avoir mérité aux yeux des Flamands. »

L'auditeur réclama un an. Généreux, le Conseil de guerre accorda deux ans; tout simplement! Par après, la Cour militaire confirma ce verdict.

Berten Fermont, une dernière fois, a déboué : Il n'a pas subi ces deux années de geôle, il est mort avant d'avoir « expié ». La tuberculose contractée en prison l'a abattu.

J'ai sous les yeux un article du Dr Borms, paru dans *De Schelde*. Il contient des accusations graves qu'il importe de faire connaître.

Vers le mois d'avril, après une visite à Saint-Gilles, le père de Berten Fermont, ému par le mauvais état de santé de son fils insista afin qu'on lui fit subir un examen médical.

Le docteur Sergogne fut chargé de le soigner. Il l'ausculta, dit Borms, d'assez bizarre façon, sans même faire déshabiller le malade! Par dessus les vêtements d'hiver, par dessus le gros paletot, il tapota dans le dos, il y colla l'oreille afin de décèler si le poumon était atteint.

Après quoi, il se mit à injurier le jeune garçon, le traitant de lâche et de sot vaniteux. Ainsi se termina la consultation du médecin bizarre.

A partir de ce jour Berten Fermont décida de ne plus voir ce docteur singulier. Il souffrit en silence; chaque jour un peu plus.

C'est ainsi qu'il y a quelques semaines, le directeur de la prison, surprit le pauvre gars, travaillant à l'atelier de l'établissement pénitentiaire, alors qu'il était visiblement rongé par la fièvre. On prit la température : 39°5...

Infirmier. Hôpital militaire. Là comme on voyait qu'il n'y avait plus rien à faire, on renvoya Berten Fermont à ses parents. Il revint à la maison paternelle pour y agoniser. Le père avait vu partir son fils âgé de vingt ans, solide, sain, alerte d'esprit et de corps; on lui ramena un moribond.

Tels, Borms expose les faits. A dessein, je ne les commente point. J'ajoute simplement que Willem de Baere passa également par la prison de Saint-Gilles. Il en sortit tellement affaibli qu'il resta assez longtemps paralysé et n'est pas encore rétabli. J'ajoute que Jan Thielemans subit, lui aussi, sa peine à Saint-Gilles; qu'il a toujours les deux jambes paralysées et n'avance que péniblement à l'aide de béquilles.

Et je pose la question : Comment se fait-il que tous les objecteurs passant par Saint-Gilles n'en sortent qu'estropiés ou moribonds; le corps médical de la prison de Saint-Gilles a-t-il reçu l'ordre de ne les relâcher qu'agonisants ou infirmes? Voilà une question. J'en pose une seconde à ceux qui assument la responsabilité d'aussi lamentables drames et je leur demande : Quand donc prendra fin votre odieux système de condamnations multipliées pour un même délit? Quand accorderez-vous à ces jeunes gens le régime politique auquel ils ont droit? Nous comprenons que tant qu'il n'existera pas une législation pour le cas des objecteurs, vous soyez tenus à condamner. Vous ne pouvez pas ne pas condamner car vous savez bien que le lendemain de l'acquiescement ils seraient des dizaines de milliers à refuser.

(Suite en page 6.)

Mil ZANKIN.

Entretien avec Luppe

Avant Hitler...

par War Van Overstraeten

Je connais Luppe de Molenbeek depuis le 8 janvier 1919 exactement. Il est vraiment, comme on dit, de la basse classe. Je m'en imagine pas de plus basse. Son père était ouvrier démenageur et tonneklinter de quelque renom. Sa mère buvait beaucoup, même un peu plus que son père. Elle était lessiveuse dans les kavities d'avant-guerre. Luppe a pratiqué une vingtaine de métiers qu'il serait trop long d'énumérer. Basse classe, c'est entendu, les faits rapportés ci-dessus, l'indiquent, mais, pour ma part, je ne m'incline pas devant ces faits. J'ai idée que Luppe est descendu de très haut pour prendre pied dans les bas-fonds de Molenbeek. Quelques gouttes d'un sang infiniment précieux doivent alimenter les fleurs ardentes de son flambant esprit.

Comme Luppe sait infiniment de choses, j'ai pris l'habitude, depuis longtemps, de le consulter sur une foule de problèmes de notre temps, tous difficiles à résoudre, nous en convenons, généralement, avec docilité. Je me trouve bien de ces consultations.

Cette fois encore, je rejoins mon ami dans l'unique pièce qu'il occupe au n° 727 d'une rue que je ne nommerai pas. Pièce? c'est une façon idiote de dire, car il loge dans un immense atelier de menuiserie (160 m²) transformé, par ses soins, en une sorte de machine de guerre. Je décrirai une autre fois cette machine, quand les qualités guerrières de son occupant vous apparaîtront plus clairement.

Luppe, dis-je, en prenant place sur un tabouret de chêne antique, Luppe, que penses-tu, actuellement, de Hitler, de son racisme, etc...?

Mon ami, pendant un long moment, reste silencieux. Il contemple l'immense carte d'Europe fixée à un des murs de sa machine. Cette carte est parsemée de flèches de différentes couleurs et formes, de vraies flèches de volgelik. Au bas de la carte git encore tout un tas de flèches.

Tu connais, dit-il brusquement, mon opinion sur la caractéristique fondamentale de notre temps. Je te répète : manque de mémoire.

Luppe appuie pendant quatre secondes et avec violence, l'index droit sur la tempe.

N'est-ce pas effroyable, reprend-il, cette manière de boucher l'horizon du monde avec le seul personnage de Hitler. Comme si tous les yeux de l'univers n'avaient que cet ancien peintre à regarder. Déjà on dirait que l'apocalyptique chancelier a existé depuis le commencement de toutes choses. Parce qu'il a regardé un peu fixement les Juifs, les Juifs ne voient plus que lui. Et tout le monde fait comme eux. Ils nous tiennent solidement à la remorque. Et ainsi, nous socialistes de Molenbeek et d'ailleurs, nous commettons une indignité sans nom. Du coup, nous oublions tout ce que fut la social-démocratie allemande, son rôle immense dans l'histoire, tous les services rendus à la paix et à la démocra-



Et cela date d'hier. C'est une de ces inconvenances atroces dont notre époque a le secret.

Tu exagères Luppe, l'oublis-tu pas si total.

Exagérer! Tu entends, sans doute, ces quelques vagues échos qui retentissent encore par-ci, par-là. C'est rien, moins que rien. Bon, Hitler est barbare des pieds à la tête, Gœbels massacre toutes ces adorables valeurs culturelles, Goering organise le futur crachement aéro-céleste. Mais, ne faudrait-il pas, je te le demande, pour faire éclater en pleine lumière du jour cet attentat d'antéchrist contre le progrès et toute la moderne sagesse, rappeler et redire toujours et sans cesse, de quoi hier était fait? Et de quoi, sinon de cette douce floraison d'espérances déçues que la social-démocratie a tout fait pour entretenir.

Une petite flamme féroce brille dans le regard de Luppe. Il se tait. Je regarde son front haut et tourmenté sur des yeux petits et fusilleux, sa fine bouche tordue et frémissante dans sa magnifique gueule durcie par la fièvre de l'attente indéfinissable. Qu'attend-il, Luppe?

(Suite en page 2.)

La politique dans le prétoire

Un communiste peut-il obtenir la naturalisation belge ?

Dans ce qui suit on apprendra comment un juge de paix, un procureur du Roi, un premier avocat général et un tribunal avaient oublié que la Constitution belge garantit la liberté d'opinions.

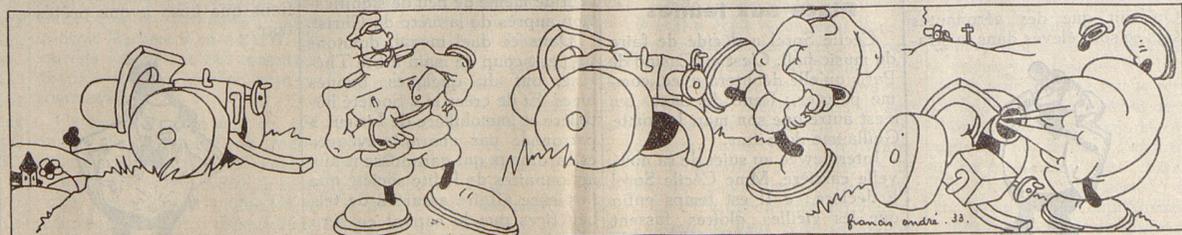
Les lois belges sur la nationalité, prévoient que tout enfant né en Belgique de parents étrangers peut acquérir la qualité de belge moyennant une déclaration d'option à faire avant l'âge de vingt-deux ans et pour autant qu'il ait résidé en Belgique de 14 à 18 ans ou pendant 9 années.

Ces dispositions sont conformes aux données de la science du droit suivant lesquelles la nationalité est un état de fait, qu'il n'appartient pas aux nations de créer mais dont il y a lieu pour elles, de reconnaître, le cas échéant, l'existence.

Cet état de fait, qui résulte des liens particuliers que la naissance, la résidence dans un pays, l'éducation des parents sont présumés devoir créer entre un individu et une communauté nationale, n'a évidemment aucun rapport avec les idées politiques ou philosophiques d'un individu.

Aux termes de l'article 6 de la Constitution belge d'ailleurs, les belges « sont égaux devant la loi » et, aux termes de son article 14 « la liberté de manifester ses opinions en toute matière est garantie, sauf la répression des délits commis à l'occasion de l'usage de cette liberté ».

Histoire du brave militaire et du méchant canon



L'on connaît au surplus les vertus de la magistrature belge : il n'y a pas d'exemple qu'un tribunal se soit refusé à agréer l'option de patrie d'un russe né en Belgique sous prétexte qu'il fut blanc, ou d'un italien sous prétexte qu'il fut fasciste : les juges belges disent que « lorsque la politique franchit la porte du prétoire, la justice en sort ».

Il y a quelques mois, un jeune étudiant de l'Université de Liège, âgé de 18 ans, né, de mère liegeoise et de père italien, en Belgique et y ayant résidé pendant 14 ans, opte pour la nationalité belge.

Le procureur du roi de Bruxelles fait procéder à une enquête, avec l'aide de la Sureté. Les enquêteurs auraient pu signaler qu'il s'agissait d'un jeune homme intelligent, d'une conduite exemplaire, faisant des études brillantes. L'on connaît la sureté : sur la foi de renseignements anonymes et dont elle refusa de déceler l'origine, elle dressa de longs procès verbaux où elle affirma que le jeune homme en question était un membre influent du Cercle des Etudiants Marxistes et qu'il était affilié aux Jeunes Communistes.

Le juge de paix de Schaerbeek, appelé le premier, d'après la loi, à prononcer le « dignus est intrare », émit sans hésiter l'avis que l'option devait être rejetée.

Le procureur du Roi fut trop soucieux de l'intérêt public, pour ne pas réclamer du tribunal le veto qui convient.

Les débats devant le Tribunal révélèrent ce que contenait de tendancieux les rapports de la Sureté et ce qu'ils avaient omis de signaler. Néanmoins, après un recueillage patriotique, le tribunal repoussa l'option.

Et il faut reconnaître que pour ceux qui assimileront la notion de patrie à celle de coffre-fort, son jugement aurait eu quelque logique : il est incontestable que des opinions communistes se concilieraient mal avec la représentation que ceux-là se feraient de l'attachement au pays.

Nous ne savons pas combien de jeunes communistes ont, avant l'étudiant dont nous parlons, subi un sort pareil au sien, et, s'étant vu refuser le privilège de la nationalité belge, ont eu le plaisir de servir de jouet à la Sureté et de connaître l'expulsion de leur patrie, l'émigration de pays à pays et la misère.

Ce que nous savons, c'est que notre cas fit, par bonheur quelque bruit.

Devant la Cour d'Appel de Bruxelles, notre étudiant liegeois comparut assisté de deux avocats et l'audience offrit un spectacle à la fois émouvant et plaisant.

Emouvante : l'attitude d'un avocat éminent qui, plaidant pour la défense de la liberté de pensée et qualifié de monstrueux l'arrêt que le Parquet Général s'obstinait à réclamer.

Plaisante : la réponse faite par le représentant du Parquet à la question que lui posa l'un des défenseurs de savoir s'il se fut opposé à l'octroi de la nationalité belge à certain révolutionnaire originaire de Nazareth le distingué magistrat répondit que « ce révolutionnaire n'était tout de même pas allé jusqu'aux extrêmes limites du communisme, comme le veulent les communistes actuels ! Ainsi l'homme crée Dieu à son image.

Dans son arrêt, la première Chambre de la Cour d'Appel de Bruxelles, réformant le jugement du tribunal de Bruxelles, a rappelé à celui-ci, au juge de paix de Schaerbeek, et aux Parquets de Bruxelles ce qu'ils avaient oublié : l'article 14 de la Constitution et qu'il n'appartient pas aux tribunaux de s'enquérir des convictions philosophiques ou politiques des gens.

Le galant métallurgiste

« Si princesse qu'on soit, on n'en est pas moins femme et il y a des détails d'intimité qu'il est du dernier paltoquet d'évoquer » écrit le Journal de Liège qui est également contrôlé par le trust des métallurgistes. Nous partions jadis l'avis du Journal de Liège ; nous avons constaté que nous nous étions trompé après avoir pu examiner les dessous de la princesse exposés naguère à l'étalage d'un magasin de la ville. Et avoir pu retrouver la description complète dans tous les canards du pays.

MUSIQUE

CONCERT PHILHARMONIQUE
M. Bernardino Molinari, directeur artistique de l'Augusteo de Rome, a dirigé le premier concert philharmonique de la saison, avec un souci évident de la juste mise au point des plans sonores. Ses interprétations se caractérisent à la fois par la clarté, la fougue et le respect fidèle de la pensée des auteurs. Les détails ne prennent jamais le pas sur l'essentiel. Il semble projeter sur les partitions qu'il dirige, un faisceau lumineux qui souligne les arêtes vives de l'idée musicale. Il donna une version particulièrement nuancée de l'Inverno, de Vivaldi, traduction sonore de l'hiver, de la pluie et du froid. Sous sa direction précise, cette page évocatrice acquiert un relief singulier et demeure étonnamment jeune. Les Fontaines de Rome, de Respighi, comme toutes les œuvres de ce compositeur, se distinguent par une orchestration habile, et l'emploi de tous les procédés chers à Rimsky. La Partita, de Petrossi, décele un métier extraordinairement sûr.

LES COMEDIAN HARMONISTS
Cet ensemble vocal allemand réussit des interprétations d'une parfaite mise au point. Les voix s'harmonisent heureusement et leurs adaptations sont le plus souvent d'une écriture intéressante, habile. Il y manque cependant la véritable fantaisie et l'on y sent toujours une application consciencieuse. Si les valse de Strauss et une berceuse de Mozart les inspirent heureusement, la plupart de leurs interprétations ne va pas au delà des notes et des effets mécaniques. Ils ne réussissent pas à créer une atmosphère évocatrice. Ils cèdent trop souvent au goût du mélisme banal, mais...

SWANE
Sous la direction de M. Meulemans, l'orchestre de l'I. N. R., avec le concours de Mme Christine et de MM. Bricoux et Harmsen, de l'Opéra d'Anvers, vient de donner une exécution presque intégrale de Swane, le beau drame lyrique que M. Schoemaeker écrivit d'après un argument de Stijn Streuvels. Rarement on put sentir une telle communion entre le chef d'orchestre et les interprètes. Cet enthousiasme donna à l'œuvre sa véritable signification. On put ainsi apprécier toutes les richesses musicales de cette partition vivante, saisir les mille nuances de son orchestration colorée, fraîche et d'une réelle clarté. Dans ces pages musicales, l'auteur a voulu condenser l'essentiel d'une pensée régulièrement fermée.
J. WETERINGS.

A LA MONNAIE
Mercredi 1er novembre : Carmen. — Jeudi 2 : Cavalleria Rusticana. Paillasse et Taglione chez Musette. — Vendredi 3 : Richard Cœur de Lion, et Bonsoir, M. Pantalon. — Samedi 4 : Elixir d'Amour et Gretina Green. — Dimanche 5, en matinée : Tannhäuser ; en soirée : Le Petit Duc. — Lundi 6 : Le Prince Igor. — Mardi 7 : Le Rêve. — Mercredi 8 : Lakmé.

LE PEINTRE
Prosper De Troyer
Exposera du 9 au 20 novembre
GALERIE THEMIS

DE DEUX CHOSES L'UNE

In vino veritas...
La Vierge se dépense sans compter ; les gens qui ont des visions se multiplient à une vitesse vertigineuse. La dernière fois que Notre-Dame est apparue, c'est dans un café près de Sottegem. Elle aurait pu choisir plus mal. Et l'on comprend fort bien son choix : à force de tant parler, la vierge commence à avoir soif !

Silence !
Un seul journal, en Belgique, a parlé de la mort de l'objecteur de conscience Berten Ferment qui a contracté la tuberculose en prison. Le député De Bakker a interpellé mercredi à la Chambre. Un seul journal a reproduit cette interpellation ; les autres ne l'ont même pas signalée. D'où est venue cette consigne du silence ? Et pourquoi la presse de gauche est-elle muette ?

Le monopole de la stratosphère...
On sait que des aéronautes russes se sont élevés dans la stratosphère. Ils ont monté à une plus haute altitude que celle atteinte jadis par le professeur Piccard. A ce sujet, la Dernière Heure s'en est allé interviewer le Dr Piccard et lui demander son avis sur la prouesse des aéronautes russes.

— Le record a-t-il été battu ? a demandé le brave rédacteur.
— Mon record ne saurait pas être battu, a répondu avec une modestie toute scientifique l'illustre savant ; les Soviétiques ne font pas partie de la Fédération Aéronautique Internationale. En raisonnant comme il le fait, il est probable que M. Auguste Piccard ne reconnaîtra pas l'existence de l'U. R. S. S. non plus puisque celle-ci n'est pas reconnue officiellement par le gouvernement belge. Et profitons-en pour dire à M. Piccard que la réclame dont il paraît être devenu friand convient mieux à une star ou à un boxeur qu'à un savant qui, tout de même, doit avoir autre chose à faire.



Entretien avec Luppe AVANT HITLER...

(Suite de la première page)

— Ah, comme le monde serait autre, poursuit-il, s'il avait un peu plus de mémoire. Ne parlons même pas d'avant-guerre, de cette période de petits bourgeois jouant aux évangélistes socialistes dans les basses-cours démocratiques. Il n'a pas fallu moins de cent millions de coups de canons pour réveiller, je ne dis pas une bonne fois, mais une première fois, poules, coqs, poussins et évangélistes de tout poil. Mais, après le réveil, cette social-démocratie allemande, mère et protectrice de toutes les social-démocraties internationales, à qui elle avait infusé sa science, inoculé sa faculté d'organisation, sa foi et sa conscience inébranlables, ne se montra-t-elle pas miraculeuse dans la fabrication foudroyante et définitive des nouveaux dieux germaniques ? Quel regard sûr dans l'avenir. Fut-il jamais symbole plus prophétique que l'immense Hindenburg en bois, érigé pendant la guerre, au cœur de Berlin et projetant son ombre martiale jusqu'à Postdam ? Et les clous, les millions de clous sur le ventre, les cuisses et les fesses du maréchal ? La majorité de ces clous, déjà, n'étaient-ils pas social-démocrates ? Sans ces clous-la et les votes qu'ils fixaient pour l'avenir, Hindenburg jamais n'aurait été élu président de la république. Le vénérable Poméranien aurait pu dire, quinze ans après, à Breitscheid, à Wells, à Noske et à tous leurs troupes :

« Voici mon bois, mangez-le ; voici mes clous, sucez-les ». Un fin connaisseur des choses allemandes m'a rapporté tout bas : « Vous allez voir de quel bois je me chauffe, avec quels clous je me gratte ».

— Luppe, dis-je, ta zwanze est cruelle.
— Zwanzer, jamais ! Ah ! toi aussi, tu voudrais oublier ! Crache sur le nazisme tant que tu veux mais garde dans l'âme, mon lapin, la pure adoration de ceux qui furent les chevaliers des libertés sacrées et des sentiments démocratiques. Qui donc a muselé, emprisonné et saigné à blanc Spartacus, celui qui voulait avec Rosa Luxembourg et Karl Liebknecht, le socialisme tout court et à bref délai ? Ce Spartacus qui osait professer que pour achever la bourgeoisie angoussée, doutant d'elle-même et déjà couchée sur le flanc, il fallait un parti ouvrier avec une discipline dure, des chefs qui osent commander et qui prennent leurs responsabilités, des fusils, du cran, une volonté à toute épreuve et, sans doute, du sang ! Qui donc l'a abattu, ce monstre antiféromiste et antidémocratique ? N'est-ce pas nos doux frères social-démocrates ?

Ils savaient, eux, que le socialisme se réalise dans la paix, l'opulence, la bombance nationale où le matériel et l'économique sont bénis par les dieux bambocheurs de la production intensive, des dividendes surréalistes et des salaires épais.

— Mais Luppe, ils se sont battus pendant des années contre Hitler, les social-démocrates.

— Bien sûr et selon la bonne méthode encore. Ils laissaient parler et agir Hitler. Ils n'ont pas même répliqué à ses bêtises et à ses parades. Ils se contentaient de tenir bon au Reichstag, dans les ministères, à tous les postes officiels. Ils éclataient de courage. Ils pétinaient, avec mépris, les germes du nazisme. Hitler, le sale militaire, organisait son armée, l'équipait crapuleusement. Il donnait des coups. Nos amis se contentaient de répandre la bonne parole. S'ils mettaient des gens en prison, c'était les acolytes tribulons de la démocratie, les communistes, les syndicalistes, les anarchistes. Severing avait compris que pour mater la droite hitlérienne, il fallait taper sur la gauche révolutionnaire. Est-ce sa faute, s'il n'a pas réussi ?

— Mais Luppe, dis-je enfin, j'étais venu pour te questionner sur Hitler et le nazisme. Et voilà que...

— Mets-toi bien dans la boue, interrompit-il, que la mesure du présent se prend en regard du passé. L'ignominie de Hitler doit se mesurer à la dignité que sut manifester la social-démocratie dans la participation aux jouissances et splendeurs capitalistes. La volonté de guerre de Hitler doit se mesurer à la volonté de paix des social-démocrates dans la guerre. Car un social-patriote est pacifique par essence, par

droit de naissance, même quand il vote les plus tabuleux crédits de guerre.

Luppe se tait. La petite flamme féroce de son regard s'exténuait. Ses tempes se creusaient. Son visage reste amer.

— Vois-tu, reprend-il, presque avec douceur, il faudrait tout de même dire leur rait à tous ces social-démocrates et autres pseudo-révolutionnaires exilés. Si le socialisme agonise, malgré leur tintamarre, leurs intrigues et leurs bravades, c'est à cause d'eux et non à cause d'Hitler. Ces défaitistes, même quand ils aboient comme des enragés contre le nazisme, sont une plaie dégoûtante. Un grand mouvement social qu'anime la foi et que soutient une claire vision de l'avenir, est toujours vaincu par l'ennemi intérieur.

Je le connais. Il ne faut jamais vouloir lui forcer la langue. Je sais bien que la prochaine fois, il me parlera de Hitler et du nazisme.

W. VAN OVERSTRAETEN.

L'HEROISME au cœur des citadins

La Nation Belge écrit, dans une de ces belles périodes dont elle a le secret :

« Le dernier écho des cliquetis de sabots retentit dans la rue Royale. Par un beau temps sec et doux d'automne on voit le régiment qui rejoint ses quartiers, bien en ordre calme, élegant et martial, comme une belle troupe qui attend avec sérénité l'occasion de faire tout son devoir ».

Vous voyez ça d'ici : tous ces valeureux troupiers qui, le regard tourné vers l'Est. ATTENDENT L'OCCASION de mourir pour le Roi, pour le Drapeau, pour le Sol Sacré et pour les Industriels !

Et quant à l'héroïque rond-de-cuir qui voue si légèrement le beau régiment au glorieux destin qu'on imagine, vous pensez bien qu'il est le premier à proclamer : « Et nous sommes pacifistes, nous, Mōssieu ! »

Mais dans cette même Nation Belge, même numéro, même page, on peut se délecter aussi d'un article consacré à la caserne des Guides, à Etterbeek :

« Jadis on construisait ces deux énormes casernes, aux plafonds démesurés, l'une pour le premier régiment de guides, l'autre pour le deuxième. C'était loin et en face d'une plaine immense. Aujourd'hui la plaine se resserre et la ville se rapproche. C'est aussi que la nation s'est infiniment rapprochée de l'armée. Un régiment est devenu une immense famille, avec ses cousins lointains et proches, ses protecteurs, ses blessés... et ses morts !... »
Joli ! joli !

Petite chronique du NOTARIAT

Le Moniteur Belge, du 20 octobre, annonce une fois de plus la démission d'un notaire de l'arrondissement de Bruxelles. Est-il, une fois de plus, indiscret de demander quelles sont les raisons qui ont motivé cette démission ?

Requérant, récemment, dans une affaire banale — détournement par un notaire des fonds de ses clients, — un substitut du Procureur du Roi déclara, avec un tremblement d'émotion dans la voix que, depuis trente ans, aucun notaire de l'arrondissement de Bruxelles n'avait été destitué !

Et c'est vrai ! Notre substitut oubliait seulement de signaler que, jusqu'il y a peu de temps, les notaires délinquants, en vertu d'un usage professionnel immémorial, faisaient ce que dans le monde des procureurs on appelle « justice » eux-mêmes — ce qui vendait toutes procédures superflues.

Autres temps, autres mœurs. Mais les notaires malhonnêtes, ils remontent à l'institution du notariat et ils dureront, comme toutes les malhonnêtetés pécuniaires, aussi longtemps que l'argent confèrera par lui-même honneurs et plaisirs.

Lorsqu'un ouvrier sans travail vole du charbon ou du pain et le consomme avec sa famille, le Parquet, s'il apprend l'événement avant l'expiration de trois années, l'envoie quêrir par les gendarmes. Le malheureux aura beau à ce moment offrir de restituer le charbon ou le pain ; il sera puni, car le dédommagement de la victime ne supprime pas le délit et il sera puni d'autant plus sévèrement que le danger de voir son exemple imité est plus grand lorsque la misère règne.

Lorsqu'un agent de change consomme dans des spéculations personnelles l'argent ou les titres de ses clients, lorsqu'un notaire mène la grande vie avec les dépôts des siens, autre style : bien entendu pas de gendarmes, échange de lettres déjantées, entretiens courtois. Et deux cas se présentent : ou bien les amis et la famille sont fortunés ; ils interviennent et remplacent dans les caisses ce qui en était disparu ; l'afflux d'argent fait brusquement et par enchantement évaporer jusqu'au souvenir de la faute, et on ne parlera jamais de l'affaire. Ou bien il n'y a ni amis ni familles riches et alors il apparaîtra comme évident que le délinquant a agi dans un moment où il n'était pas en possession de l'intégrité de ses facultés mentales, et les avocats parleront abondamment du trouble apporté par la crise dans les esprits et dans l'économie publique et privée.

Fraîche et joyeuse

Sans commentaires :
VILLE D'AVRANCHES
ARRETE

Nous, maire de la ville d'Avranches, Vu l'article 87 de la loi du 5 avril 1894, Considérant que les programmes qui viennent de nous être communiqués indiquent manifestement que la pièce L'Homme que j'ai tué est une pièce de propagande de la thèse des « Objecteurs de conscience » ;

Considérant qu'un certain nombre d'anciens combattants ont protesté contre ce spectacle et déclaré leur intention d'y faire une manifestation hostile ;

Considérant qu'il y a lieu, dans l'intérêt de l'ordre public, de prévenir les manifestations bruyantes et le désordre que l'annonce de ce spectacle doit susciter,

Arrêtons :
Article premier. — La représentation de la pièce de théâtre L'Homme que j'ai tué, annoncée au Théâtre municipal pour le lundi 23 octobre 1933, à 20 h. 30, est interdite.

Art. 2. — M. le lieutenant de gendarmerie, M. le commissaire de police et ses agents sont chargés, chacun en ce qui le concerne, de l'exécution du présent.

A l'hôtel de ville d'Avranches, le 23 octobre 1933.
Le Maire,
(Signé) : BRIAND.

Vu :
Avranches, le 23 octobre 1933.
Le sous-préfet :
(Signé) : GAUDARD

A BERLIN

Selon M. Bovesse qui s'est fait interviewer par l'Etoile Belge (au service des métallurgistes), il aurait fallu occuper, dès la prise du pouvoir par Hitler, Mayence et la rive gauche du Rhin. M. Bovesse est-il au courant que la première occupation de la Rhur fut spécialement voulue par les métallurgistes français ?



du mal à tenir le coup. J'espère que les organisateurs de nos apparitions nationales trouveront au plus vite quelques dizaines d'évêques et de cardinaux qui se porteront également caution des sociétés créées à Beauraing.

Mysticisme commercial

Devant les velléités intempestivement ambulatoires de la Vierge Lisieux prend ses mesures contre la concurrence illicite d'apparitions multiples et édifiantes.



C'est que, malgré tout, l'esprit des simples tend ici à établir une sorte de classement hiérarchique et que la petite Ste Thérèse est tout de même de peu de signification auprès de la mère du Christ.

Dans ce duel inégal, donnons un petit coup de main à Ste Thérèse, ont dit quelques bonnes âmes. Et de créer la « Société hôtelière et immobilière de Lisieux » patronnée par quarante évêques et cardinaux qui garantissent aux actionnaires de ladite société que la pieuse affaire assurera de tels bénéfices que le capital en sera remboursé en cinq ans. La Vierge de Beauraing aura

OSTENDE-DOUVRES

par Pierre Vandendries

VERS LE PORT

Ce matin, une gare de province sera la porte qui ouvre la journée. Le brouillard est intense, et tient lieu d'antichambre de Londres.

Isolée dans la campagne, une maison nous regarde passer, une maison étonnée dont les fenêtres viennent de remonter leurs paupières. La maison à présent nous tourne le dos, sans doute pour exhiber son tatouage publicitaire représentant la malle Ostende-Douvres. Image de la maison qui voyage, sur la maison qui demeure! Mais déjà

la canalisation des distances. La vapeur s'exhale. L'air salin envahit nos pores, tandis que, au bout du quai, s'entrecroisent les mâts...

PARTI D'OSTENDE

L'estacade nous fait un pas de conduite, en son geste blanc. Ne dirait-on pas le bras d'Ostende nous montrant la route à suivre? La sirène du paquebot « Astrid » lance au continent un au revoir qui, espérons-le, ne sera pas un adieu.

Du haut des mâts en croix, les cordages volent au vent.

du marbre bleu, transparent, strié de rythmes continus. De l'écumage qui bruit, jaillissent des milliers de marguerites en neige battue.

Balcon de faveur, la passerelle s'offre en observatoire. Regardons le sillage qui nous trahit, mais pas pour longtemps. Car la neige, instantanément, est fondue, épousée et sans trace. Seul, un panache vaporeux nous rappelle encore là-bas, sur les clartés du ciel.

Notre fuite en « prise directe », est scandée par le rythme chaud des turbines. D'Ostende,



la mer en « stuc-simili » a disparu dans le brouillard. Le train charrie des forces concentrées : masses qui vont se disperser là où convergent les rails. Une chenille sans poids naît de la fumée qui perpétue l'éclair de notre passage. Les fils, à quoi tiennent de lointains échanges, se tendent aux flancs du train, réalisant en apparence, le plus court chemin d'un poteau à un autre. — Chut! nous filons entre les jambes d'un pont...

Tel un contre-poids au bout de la fumée flottante, un soleil bénevole tente de justifier l'image d'un disque doré, pour faire plaisir aux poètes dont les cadavres sont vénérés.

Les bouches de canons de tout à l'heure, sont redevenues des cheminées d'usines. Le brouillard a perdu son allure suspecte. — Illusoire, la couche gazeuse annonçant « la prochaine, fraîche » et civilisatrice! — Ce n'était que l'haléine de la terre archaïque...

Et la locomotive respire, reniflant l'écurie. Aiguillage. Les fonctionnaires de fer ont levé leurs bras rigides, réglant

Déjà, la mer est penchée, sinon nous. Où sont les sabots qui sillonnaient l'étang de notre enfance? Et les bateaux petits, qui promenaient nos illusions de papier, du temps où une flaque de rue représentait un océan?

La Mer du Nord est un désert aux caravanes disloquées. Partout à la ronde, des bateaux apparaissent. Les navires marchands ont l'air du monsieur qui prend son temps. Un grand pullman marin joue au train de plaisir, au ralenti. Tandis que, comme isolés du monde moderne, les bateaux de pêche rampent fragilement, courageuses roulettes océaniques à ciel ouvert, gagne-pain ambulants des chaudières de la côte.

Comme il est loin, le temps des « vagues argentines » qui n'évoquent jamais rien de marin sous les doigts de vierges fades aux fêtes de famille! Le paquebot, brise-infini, file et file et noue nos espoirs par delà l'heure, jusqu'aux parois de la grande île...

La plaine se fend, femme accomplie et toujours vierge. Les flancs du navire sont frôlés par

un message travesti en effluve électrique, se faufile par l'antenne jusqu'au cœur du bateau. Un radiotélégraphiste, avec sa paire d'oreilles supplémentaire, est aux aguets parmi ses appareils à surprise.

La plage-arrière abrite les regards enamorés d'un couple qui n'a pas lu *Les Amants disparates*, et qui va chercher à Douvres les piments de Cythère. Leur spectacle amuse un mousse malicieux qui descend à la « cave », réparer des baches.

Les grands ventilateurs aux silhouettes de veuves solitaires, surveillent le pont, sans se griser du vent que leurs bouches large ouvertes inhalent sans cesse.

Non loin du paquebot, quatre mouettes devisent. Elles ont l'air de mots, purs et blancs, sans écho sur ce vaste désert ourlé d'indifférence. La mer est un Sahara qui porte en lui sa richesse invisible (l'Angleterre aussi, ponctuait Paul Morand). Je comprends mieux encore, à présent, les marines d'un Geleyn ou d'un Rijckooft, dont la vie intérieure fait déborder les formules. Ce sont des pré-

senances » insondables et par là, trop éloquentes de grandeur pour nos mots limités. On les sent, ou on ne les sent pas. Les exprimer littérairement, serait vouloir mettre en bouteilles les tourbillons de l'océan!

Les mouettes, sur le ventre des flots, jouent leur petit Sherlock Holms. Elles surgissent de partout, sans se faire annoncer, de connivence avec quel Scotland Yard sous-marin? Puis, elles semblent ne plus bouger, en dépit des vagues. Celles-ci leur servent de montagnes-abris mobiles, à l'encontre des monts du continent, où c'est l'homme qui se déplace et où, à la faveur d'une fable, la souris veut soulever la montagne.

Les deux mâts, grands crucifix sur le ciel, rappellent quelque peu un cirque en plein air. Sur l'antenne tendue, notre destin (acrobate invisible), joue au danseur de corde.

Le pont est un vaste balcon, qui se promène au large et qui recherche l'Angleterre. Nous filons à folle allure dans le vent d'automne. Les radeaux de sauvetage, repliés sur eux-mêmes, font songer à des héros obscurs qui attendent leur heure. Et les barques blanches accrochées aux leviers, deviennent les jardins suspendus où fleurit l'espoir des passagers. Mais... bientôt nous ralentissons. Voilà le vieux castel de Douvres!

Les bruits diminuent. On vire, et déjà nous glissons lentement le long du débarcadère. Les pare-chocs du navire n'ont pas besoin d'empêcher que le quai nous enfonce le ventre.

Parti d'Ostende, nous « mouillons »... entre les bras de Douvres, porte anglaise...

(A suivre.)

Pierre VANDENDRIES.

Lettre d'adieu

On se souviendra qu'il y a quelques semaines deux ouvriers communistes qui, au cours de bagarres avec des nazis, avaient abattu un hitlérien, furent condamnés et livrés à la hache du bourreau. Nous reproduisons, ici, la lettre envoyée par le condamné Lütgens à ses enfants, la veille de son exécution.

Atona, le 31 juillet 1933

Chers enfants,

Lorsque vous recevrez cette lettre, votre père ne sera plus. Il sera exécuté suite au jugement. Donc nous ne nous verrons plus. Mais lorsque vous serez plus grands et que vous aurez étudié l'Histoire, vous comprendrez ce qu'était votre père, pourquoi il lutta et mourut. Vous comprendrez pourquoi il devait agir ainsi et ne pouvait agir autrement.

Gardez-vous bien et devenez des lutteurs.

Votre Père.

DICTIONNAIRE SUBVERSIF

par Léo Campion

Maladies. — Il y a différentes sortes de maladies. Entre autres : les maladies diplomatiques (qui atteignent les députés les jours de votes compromettants); les maladies non-reuses (provoquées par les piques des flèches de l'archer Cupidon, quand elles sont empoisonnées); et probablement, en contre-partie, les maladies honorifiques.

Malheur. — Avoir été heureux.

Malthusianisme. — La grève des ventres.

Maquereau. — Monsieur qui vit aux dépens d'une femme, comme la plupart des hommes mariés de la haute société.

Mari. — Locataire principal.

Mariage. — Cause de l'adultère et prologue du divorce.

Marxiste. — La plupart des marxistes ont ceci de particulier, c'est qu'ils n'ont pas lu Marx.

Masturbation. — Méthode de rationalisation individuelle.

Il est des instants dans la vie où l'on se doit à soi-même.

Médecin. — Guérit ou tue, selon les cas (mais toujours au tarif habituel).

Mentir. — Une des formes de la politesse.

Merde. — Général français qui s'illustra à la bataille de Cambronne en disant : « Waterloo! » aux Anglais.

Mexique. — République de l'Amérique du Nord où les soldats sont généraux et les révolutions trimestrielles.

Ce qui n'explique pas l'expression : « Tais-toi, tu mexique! »

Militaires. — Etres qui ne pensent pas, mais obéissent.

Ils sont revêtus d'uniformes — j'allais dire de livrées — ce qui leur permet de commettre légalement et collectivement tous les crimes pour lesquels les individus qui travaillent à leur compte, sans uniformes ni armes perfectionnées, sont envoyés au bagne.

Ministre. — Monsieur un peu plus malhonnête que les autres.

Mitre. — Galurin épiscopal.

Moderation. — Vertu dosimétrique.

Moderés. — Les eunuques de l'Histoire.

Mondaine. — Deux demi-mondaines.

Morale. — Ensemble de principes contradictoires, variant selon les pays, les époques et les intérêts.

Moraliste. — Réfrigérant qui reproche aux autres de faire ce qu'il ne peut plus faire, ce qu'il n'ose pas faire, ou ce qu'il fait en cachette.

Musique. — Bruits harmonieux.



Nécessaire. — Beaucoup de choses inutiles.

Néomalthusianisme. — Le droit à l'amour et à la stérilité.

Nid. — Lit d'oiseau.

Nom de Dieu. — Courte prière

Non bis in idem. — Je ne connais pas de femme qui soit de cet avis.

Nonne. — Epouse naturelle du moine (ses pets sont comestibles).

Nourrice. — Mammifère à gages.

Nuance. — Un prolétaire se saouille avec du vin rouge; un aristocrate se grise avec du champagne.

Nudisme. — Pourquoi l'homme rougirait-il d'exposer une partie du corps plutôt qu'une autre?



Nuits. — Les plus beaux jours de la vie.

Objeteur de conscience. — Citoyen qui passe sa vie en prison en temps de paix et est fusillé en temps de guerre parce qu'il refuse de faire ce que toutes les morales et ce que toutes les religions interdisent de faire : Tuer ses frères.

Œillade. — Dépêche électromagnétique.

Officier. — Fonctionnaire dont le métier consiste à transformer d'honnêtes citoyens en fraticides, et qui ne peut se marier sans l'autorisation de son colonel.

Opinion. — Justification d'actes ou de tempérament.

Optimiste. — Homme qui a bien dîné, par un beau soleil.

Ordre. — Fonctionnement régulier du désordre qui règne dans un Etat.

Ordre de la Légion d'honneur. — Banal et mal fréquenté.

(A suivre.) Léo CAMPION.

J'ai souvent regretté de ne pas être un habile caricaturiste et, aujourd'hui, encore, force m'est d'essayer de décrire par la plume ce que j'aurais voulu montrer aux lecteurs du Rouge et Noir par le crayon. Ainsi que l'indique le titre du présent article, c'est d'un gâteau que je veux parler et, à en juger par les nombreux appétits qu'il déchaîne, il me paraît être bien succulent.

Le gâteau prolétarien, dans mon esprit, est constitué par tous ceux pour qui la Vie signifie lutte à leur détriment et au profit d'une minorité jouisseuse qui s'est créée en négation absolue de toute loi morale. Mais tout aussitôt s'est levée une armée de boucliers pour essayer de le défendre, de le rendre meilleur et... empêcher de le manger. Pour en revenir à mon dessin, représentez-vous, se trouvant autour de ce dessert une nuée d'enfants grands et petits qui s'agitent, se battent, se chamaillent, et, sous prétexte de le conserver entier pour des agapes fraternelles, en veulent la plus grande part pour eux, le veulent même tout entier et finissent dans leur empressement par le répandre sur le sol, après l'avoir abimé de cent façons! Devant ce désastre, les enfants (dont les principaux sont, vous l'aurez déjà compris, les démocrates chrétiens, libéraux et socialistes, et cet enfant à deux têtes qu'est le communiste) se lamentent, se font des reproches mutuels et n'arrivent plus qu'à piétiner un peu plus rendant la catastrophe complète, sans souci de ce gâteau dont le meilleur

a été entretemps dégusté par cet autre enfant trop gras : j'ai nommé le capitalisme.

Dans ce même journal, il y a quinze jours, Niroliis écrivait : « Au regard de l'Histoire, ont seules de l'importance les conséquences d'un acte » et l'Histoire de 1933 doit tout de même constater que, sous le prétexte de défendre l'ouvrier, ses défenseurs, par leurs dissensions intestines, l'ont de plus en plus réduit à l'impuissance. Il me plaît cependant, dans cet article, de ne vouloir jeter aucune suspicion sur la bonne foi de ces défenseurs, il me plaît, au contraire, de rendre hommage à la croyance, qu'ils ont, de la nécessité de leurs actes, de la productivité de leurs réalisations. Mais il est indubitablement impossible de s'empêcher de constater, avec combien d'amertume, que l'ensemble de toutes ces actions a abouti au résultat contraire que le Prolétariat avait le droit légitime d'en espérer. De lourdes fautes ont été commises, de plus lourdes encore vont se commettre.

Ce qui doit être mis en évidence, c'est l'inanité de toutes ces théories qui, chacune veulent avoir la prétention d'être la seule vraie. Les attaques mutuelles et réciproques et les dissertations

théoriques contradictoires de tous ces défenseurs d'une même cause ont eu pour résultat de ne plus défendre cette cause.

Nous avons récemment pu voir que sur le chemin de la vie sociale, de la vie sociale intellectuelle, pas mal de théoriciens (tout en marmottant leurs prières marxistes) se sont croisés, hélas, sans se voir ! Mais ce qui est plus douloureux, c'est qu'ils n'ont pas vu qu'au bord de ce même chemin était assis un homme, le Prolétaire ! Cet homme, dont le regard reflétait tant d'angoisse, je l'ai entendu murmurer : « Et pendant qu'ils discutent leurs théories, pendant qu'ils s'entre-déchient intellectuellement, que font-ils de moi ? moi qui cependant suis trop misérable pour attendre le résultat de leurs confortables échanges de vues ; moi, pour qui la vie ne réserve que ses laideurs, je verrai un jour mourir l'un après l'autre ces théoriciens et je n'aurai vécu que misérablement ! »

Et ce sera là le grand reproche que l'Histoire fera à l'ère de la démocratie, la démocratie en général quelle que soit son étiquette, chrétienne, libérale, socialiste ou communiste c'est de n'avoir pu faire que de la théorie, de la théorie destructive d'action. Ce qui vous sera reproché,

dissertateurs-théoriciens, c'est de ne pas vivre avec le peuple, c'est de ne pas vivre dans le peuple, c'est de ne pas « sentir peuple ». Non pas ce peuple de meeting ou de parti politique avec lequel vous êtes en contact (cette illusion trop rapide du peuple), mais le peuple de tous les jours, le peuple dans la vie. Celui qui depuis tant d'années s'est tenu en contact permanent avec ce peuple, celui qui l'a étudié et l'a aimé, est stupéfait de toutes vos théories, et si vous pouviez le comprendre, ce prolétariat, vous seriez épouvantés des erreurs de psychologie que vous avez accumulées. Apprenez à le connaître intimement, comprenez ses faiblesses et sa beauté et alors relisez vos vaines discussions spéculatives. Descendez de votre tour d'ivoire si vous désirez faire œuvre productive.

Dans un excellent article, que Méral a écrit récemment dans le journal *Les Beaux Arts* a été posé le problème de « L'Homme nouveau ? ». Cet homme nouveau existe, mais il existe aussi et surtout dans le prolétariat. La vie moderne, avec ses perfectionnements matériels a amplifié les désirs de mieux vivre et ces désirs ont créé un prolétaire qui veut de l'action. Il veut cette action qui

doit lui permettre d'acquiescer plus de bien-être. Avec le développement intellectuel du Prolétariat, avec le développement du sens critique de son esprit, le temps est passé où l'ouvrier applaudissait de confiance des théories que trop souvent il ne saisissait qu'imparfaitement, où lui suffisait l'espoir de la réalisation de confuses promesses. Le temps est arrivé où le prolétaire nouveau veut de l'action, mais de l'action véritable, de l'action matérielle et non théorique. Et c'est ce qui explique le succès des fascismes, hitlérisme, dinasisme, succès rapide et évident : c'est leur action et là foi que crée cette action.

Ce serait la grande misère de la démocratie de n'avoir pu que faire la preuve du mal et du non-sens du régime capitaliste, sans avoir rien pu produire pour le remplacer. D'aucuns m'opposeraient le bien-être matériel que les temps présents avaient cependant procuré au prolétariat, le « mieux-vivre actuel ». Il voudront voir dans ce fait le résultat de la démocratie, partant de leurs thèses. Mais ce n'est là que le résultat du besoin d'absorption d'une production sans cesse accrue. Tout ce qui semble avoir été arraché au capitalisme, ce capitalisme devait le donner par

la logique même des choses, par la nécessité vitale pour lui de donner pour recevoir, son existence même étant liée au développement de la consommation.

Devant l'avènement des pouvoirs de force, la démocratie n'a pu opposer que des théories nouvelles, que des dissensions plus fortes, que produire des ordres du jour plus confus, plus prudents aussi vis-à-vis du capitalisme.

Messieurs les patriotes du P. O. B. le prolétaire n'a pas le temps d'attendre une expérience nouvelle, dût-elle s'appeler l'Etat intermédiaire.

Lorsque Karl Marx a rédigé son manifeste, il n'a certes pas prévu qu'en son nom, qu'en réponse à son cri de ralliement : « Prolétaires de tous les pays unissez-vous, vous n'avez rien à perdre, hormis vos chaînes » on aurait créé de la théorie productive de luttes de plus en plus étonnantes, de plus en plus fraticides, de plus en plus impitoyables !

Théoriciens de la Démocratie, du socialisme, du communisme, le Prolétariat vous regarde, vous écoute, vous juge ! Et si vous, qui vous êtes par idéal ou par métier déclarés ses défenseurs, ne parvenez pas à vous ressaisir, si vous ne parvenez pas à fondre toutes vos théories en une seule action, partout le prolétariat écouterait des hommes nouveaux, il les appellera même. Et ces hommes nouveaux porteront des noms synonymes de Mussolini, d'Hitler et de Van Severen.

Jan SCHAMMELHOIT.

Le gâteau prolétarien

Messieurs les démocrates, il est moins cinq...

La Soésie

Paul PALGEN. — Guanabara. (Ed. Les Cahiers du Sud, Marseille).

Paul Palgen appartient à cette classe de poètes qui sont la proie des décors du monde et à l'évocation passionnée desquels ils s'efforcent d'atteindre. Il a eu la chance de vivre longtemps au Brésil et ce pays de lumière et de boue, enseveli dans les végétations tropicales, lui a inspiré de longs poèmes touffus, pleins de parfums et de couleurs barbares. En autre temps, Paul Palgen eut fait un excellent poète parnassien, car ce n'est pas sans provoquer quelque surprise que Guanabara, si l'on en considère l'ensemble, nous remet en mémoire les tentures opaques et les jeux descriptifs d'un Leconte de Lisle et d'un Hérédia. Ce ne peut être à mes yeux qu'un mérite un peu mince si, au prix de quelques réussites évocatrices, la poésie doit rester dans l'ordre des impressions sensorielles et si on ne peut attendre d'elle autre chose.

Car, au service de Hérédia, par exemple, il y avait un langage remplissant avec exactitude son rôle de matériel pictural et ne le dépassant pas. Chez Paul Palgen, au contraire, on exigerait, à chaque instant, qu'il débordât des limites imposées par un « sujet » et qu'il nous entraîne ailleurs, après la création d'un monde où l'homme, aussi, devrait avoir sa part. Mais il n'est, presque partout, qu'un grand chaos verbal dont, certes, au passage nous reconnaissons les beautés brutes, sans toutefois qu'il se mesure jamais à une véritable mission poétique. En bref, ce langage n'a pas encore atteint un stade technique après lequel il peut s'effacer et n'être plus qu'un instrument. C'est alors, et alors seulement, que commence le destin de la poésie.

Alfredo GANGOTENA. — Absence. (Ed. chez l'auteur, 36, Garcia Moreno, Quito, Equateur, Amérique du Sud).

On se souvient certainement de cet extraordinaire recueil de notes de voyage qui ont paru sous le titre d'Equador. Il nous faudra, un jour, dans cette chronique, parler longuement de son auteur, Henri Michaux qui est l'un des meilleurs poètes d'aujourd'hui et dont le monde poétique est parmi les plus fascinants qui soient. C'est de ce même pays d'Equateur d'où Michaux rapportait son livre que nous parvenons ces poèmes d'Alfredo Gangotena auxquels on peut accorder un grand crédit, ce qui est assez rare pour qu'on s'en réjouisse.

Ce n'est pas que, dans Absence, on ne soit, en maints endroits, déçu de ne pas voir le poème, dans le cours impétueux de son élocution, nous attirer vers un centre limité où le poète et nous-mêmes, mesurerions l'importance ou la futilité d'un tourment qui nous dévore. Bien souvent, en effet, on ne voit pas où mènent ces adjurations violentes à une femme, à la Terre ou à Dieu, les cris passionnés, tout le délire verbal de Gangotena. Cette poésie, néanmoins, souffre sur les hauteurs de l'esprit. On la dirait issue de grands paysages désertiques où les blocs montagneux dorment sous la lune. Elle se compose ainsi une voix solennelle, un peu grandiloquente, mais venue, comme les Andes, du fond des âges et des forêts. Elle est empreinte d'un grandeur sauvage à laquelle on ne peut demeurer insensible et, lorsqu'elle consent à redevenir humble, la nudité de sa plainte est bien émouvante :

Je vous le dis, je vous l'assure :
Il y a quelqu'un qui saigne ici.

Benjamin FONDANE. — Ulysse. (Ed. Les Cahiers du Journal des Poètes.)

Depuis que le monde a cessé d'être à la grandeur de l'homme, il aura été dans le destin de certains poètes de traîner, à tra-

vers tous les continents, le désir inassouissable de retrouver le visage maternel de la Terre et de remonter dans une fraîcheur d'avant les déluges, des forces fatiguées par une errance sans fin. En fait, depuis Rimbaud et son Europe aux anciens parapets, ils sont revenus, l'imprécation à la bouche et, ancré dans quelque port bien sage, Ulysse se console mal de n'avoir pas pu donner une raison d'être à sa solitude éternelle. Je demandais aux gens le but de mon voyage, s'écrie l'Ulysse-Juif de Fondane.

C'est bien en fils spirituel de Rimbaud, en effet, que Fondane accompagne son Ulysse dans le dénombrement poétique de tourments assez mal définis ou de plaintes rageuses. Il l'avoue de lui-même dans un dur accès de colère : J'en avais assez de suivre l'Europe aux fesses, creuses. Mais ici, comme tant de fois en d'autres occasions, déplore-t-on que tous ces trésors que l'on est en droit d'exiger, il faille, pour les exhumer, tant de chaos, tant de confusions verbales et tant de temps perdu à entasser des images inorganisées. Il semble que la poésie d'aujourd'hui, même chez ses bons représentants (c'est à Fondane que je pense) soit en train de traverser une crise de croissance pendant laquelle elle tourne autour d'elle-même, ignorante de ses moyens et de ses buts. Elle choisit dix ou vingt masques, pour les rejeter et prendre aussitôt la simplicité la plus touchante. Elle a compris excellentment qu'elle devait se tenir au rang d'une passion organique et, malgré cela, elle mime encore des singeries; elle se donne des airs d'en savoir long comme si elle craignait qu'on la prenne au sérieux. Osons dire que l'on attend d'elle un peu d'humilité.

Le livre de Fondane, s'il suscite ainsi quelques réflexions peu encourageantes, ne laisse pas pourtant de frapper au bon endroit. Il est plein de cris déchirants et les poèmes, s'ils ne soutiennent pas toujours leur dessin ambitieux, sont gonflés d'une expérience ardente et amère. Plus d'une fois, de longues images résonnent comme des flèches. C'est un discours rocaillieux mais qui parvient à soulever.

Arthur HAULOT. — Nous. (Ed. L'Eglantine, Paris-Bruxelles).

Il ne suffit pas d'être animé du généreux désir de chanter un grand sujet : le prolétariat; encore faut-il être touché par la poésie. Nulle part, Arthur Haulot ne nous prouve qu'il l'est. Aussi ses poèmes restent dans leur gaucherie sans parvenir à émouvoir, ce qu'ils visent à faire.

Les illustrations d'Edgar Scouffaire sont bien au-dessus du texte.

Fernand LOT. — Invitation au mystère. (Ed. Aubert-Saint-Brieux.)

Déclinons poliment cette invitation. Car si on peut dire : heureux poètes qui pouvez nous allonger une demi-douzaine de strophes lorsque vous avez frôlé la chute d'une feuille; on doit ajouter : malheureux lecteur qui devez subir cette lecture. Au reste ces poèmes sont très honnêtement faits et se tiennent dans la moyenne, trop facilement atteignable, de la poésie traditionnelle.

Marcel OTTENHEIM. — Les temps sont proches. (Ed. de la Guiterne, Paris).

...Où l'on pénétrera joyeusement cette espèce de livre.

Albert LEPAGE. — Poèmes. (Sans nom d'éditeur.)

Il y a dix ans, on aurait dit de ces poèmes qu'ils étaient « modernes ». Comme le temps passe!

George ADAM.

POÈME

SANS TRAVAIL

I
Passant, qui es-tu ?
Rien ne te distingue des autres hommes :
La même habitude héréditaire de porter des jugements faux ;
Le même usage barbare de la raison.
Quel peuple est le tien ?
Ton langage absurde est une caricature de l'antique langage.
Tu n'as aucun droit à l'existence, par destination...
Passant, qui es-tu ?
Rien ne te distingue des autres hommes.
Soldat inconnu,
réveille-toi.
Quitte cette tombe vivante
autour de laquelle ton âme s'étiole et se navre.
Homme inférieur à toi-même.
Le temps est venu de tuer pour vivre
de tuer la valeur de guerre,
marépage antédiluvien où jamais l'humanité ne doit plus s'effondrer.
Quelle force est en toi,
soldat de l'insécurité
que ne dévorera plus une patrie marâtre...

II
Me voici homme parmi les hommes
entraîné par le souci de confondre les idées reçues,
délivré des prédicateurs
seul
sans espoir de rien
seul au milieu d'une race abêtie
qui ne songe qu'à la guerre
et quelle guerre, la plus misérable des guerres,
la guerre de défense passive
la lâcheté sordidement organisée
sans esprit de conquête sur la matière
mais un féroce instinct de conservation
de pétrification de nos erreurs
la guerre bourgeoise
seul dérivatif d'une existence stupide,
sombre réveil de l'homme ennemi de soi-même.

III
Me prenez-vous pour le pire des poltrons ?
Cuistres pour qui la poésie est une question de grammaire ?
parce que je me ris de vos armes dérisoires.
Me prenez-vous pour le pire des poltrons
parce que je ne ferai pas votre guerre,
sinistres inventeurs de fracacs nouveaux.
J'ai subi le torrent de vos suffoquées inepties
et n'ai point connu la saveur de la paix.
L'esprit de guerre est en moi
pour la patrie de ceux qui pensent grandement,
la guerre sans massacre
le goût d'assommer le chien d'iniquité
avec la seule arme dont la portée dépasse les frontières :
le robuste amour des peuples.

Paul NEUHUYS.

Revue des revues d'art

× Gazette des Beaux-Arts, octobre 1933.

Cette revue, depuis 75 ans, continue avec la même vaillance à s'intéresser aux questions d'art et c'est un record digne de toute notre estime. Citons dans le fascicule d'octobre un important article de L. H. Heydenreich sur la Sainte-Anne de Léonard de Vinci, et une étude de la collection du marquis de Livois, par René Plancheval. L'art moderne trouve accueil dans cette revue également et les peintres florentins du XIX^e siècle, sont analysés par Lionello Venturi.

× Clarté, 6^e année, n^o 10.

Maurice Gauchez parle de l'enfance d'Antoine Wiertz. Guignera-t-il la place de conservateur au musée Wiertz? C'est que Grégoire Leroy est encore solide.

× Sélection, Cahier 14, Kandinsky.

L'art du grand peintre russe Kandinsky qui vécut longtemps en Allemagne et pro-

fessa au Bauhaus, fait l'objet du dernier cahier édité par Sélection. De nombreuses illustrations complètent les articles de W. Grohmann, F. Morlion et G. Marlier.

× Kunst 1933, N^o 6.

A signaler dans ce numéro une étude de A. Van Hoogenbent sur le jeune peintre flamand Albert Van Dyck.

× Les Beaux-Arts, Bruxelles, n^o 95.

A lire dans ce numéro le premier article de Georges Marlier qui entreprend une enquête sur l'Art vivant. Sa première visite fut pour Jean Brusselmans, un des plus beaux peintres de notre école, dont l'envoi au dernier Salon de Gand fut particulièrement remarquable (ce qui ne veut pas dire qu'il fut remarqué).

× Les revues publiques, n^o 41.

Recommandons dans ce journal les articles de M. J. Hachelle. J. M.

L'Église

par E.-F. Céline

Il est des auteurs qui travaillent une vie entière pour affirmer, sur le déclin, la valeur et sûreté soutenues d'un ton artistique vraiment remarquable; il en est d'autres qui, dès la publication d'un premier ouvrage se lient à leur talent par les chaînes bruyantes du génie littéraire. Céline appartient à ces derniers et même tellement puissamment qu'un seul livre lui remplace une œuvre entière. Comment, dès lors, analyser objectivement tout nouvel ouvrage de cet auteur, c'est-à-dire le critiquer, sans sortir du cercle de sa valeur propre, sans le comparer à cet admirable Voyage au bout de la nuit qui fit explosion dans la mare aux conventions bourgeoises lorsqu'il fut jeté!

Tel est pourtant le rôle de la critique et j'essaierai de me plier à ses exigences. Alors qu'un talent certain devrait rencontrer une sévérité très grande lors de publications ultérieures, on lui permet au contraire mille fantaisies que d'un auteur inconnu on n'aurait point tolérées. J'ai essayé, au cours de la lecture de l'Église (1) d'oublier jusqu'au style même du Voyage et de la langue de Céline, en tenant compte que la pièce théâtrale est âgée d'une dizaine d'ans déjà, et fut écrite avant le roman. Cela ne m'a pas été facile et je crains que je n'y sois point parvenu. Malgré la rapidité de l'action, malgré le beau mouvement des cinq actes de cette comédie, je sentais obscurément que je m'accordais plus le même intérêt au Dr Bardamu dont je connaissais déjà, par le détail, les diverses pérégrinations.

Que cette pièce soit du théâtre, la mise en image du Voyage, on n'y pense guère à la lecture. D'ailleurs cette longue nuit que nous parcourons avec le Dr Bardamu n'était-ce pas notre nuit, n'étions-nous pas un personnage du voyage et, partant, ce roman n'était-il pas théâtre? Peut-être plus que l'Église à cause précisément de son

émotion vocale.
Dans la comédie, Bardamu n'est qu'un personnage de second plan, bien qu'il soit constamment présent, qu'il indique, somme toute, l'orientation du mouvement et relie entre elles les diverses phases de la pièce. Sans Bardamu, l'Église subsisterait, mais les cinq actes deviendraient des sketches, au demeurant vifs, mordants et colorés.

L'acte des colonies est une belle et vigoureuse charge contre la colonisation, celui de la S. D. N. une puissante attaque du ridicule contre la civilisation diplomatique... Et si de temps en temps passe un souffle passionné de révolte : « vous appartenez toujours à la classe si intéressante des huit millions de salariés français qui ne gagnent pas cinq cents francs par mois; c'est assez pour être patriote, ce n'est pas assez pour souffrir, l'expérience le prouve » ou en parlant des nègres que l'on fait travailler : « Je les persuade gentiment à l'aide des tirailleurs que la France me confie... », la majeure partie de l'ouvrage repose sur la loi du sentiment, sans aucune injustice : « Je vous aime... Je ne sais pas vous dire autre chose et pourtant c'est autre chose. »

C'est probablement l'absence d'un « climat » déterminé : soit le comique, soit la tristesse ou encore le lourd désespoir du Voyage qui nous manque un peu. Sans doute aussi parce que de Céline nous attendions trop, et que n'ayant pas innové dans le domaine du théâtre, en ne nous présentant qu'une comédie satirique, nous nous sentions vaguement déçus.

Mais Bardamu n'est pas au bout de la nuit. Espérons pouvoir bientôt faire route ensemble.

Sadi de GORTER.

(1) Denoël et Steele, édit.

LETTRES FLAMANDES

Mort du Dr. Jules PERSIJN

L'autre semaine les journaux nous ont annoncé la tragique disparition du critique littéraire Jules Persijn qui s'est suicidé au cours d'une crise nerveuse.

Jules Persijn né à Wachtebeke en 1878, jouissait d'une très haute autorité dans les milieux catholiques flamands, car sa très grande érudition en avait fait l'informateur officiel de tout ce qui se passe dans la littérature mondiale.

Entre autres études, nous lui devons une œuvre très fouillée sur la dramaturgie d'Enric Ibsen ainsi que certaines thèses sur l'esthétique.

D'après certains critiques, l'œuvre de Jules Persijn se distinguerait plutôt par la minutie dans les détails d'information que par l'esprit de synthèse.

Certains jeunes lui cherchèrent querelle à plusieurs reprises. Que cela ne nous étonne guère, car toute la pensée de Jules Persijn était plutôt tournée vers les formes du passé que vers les forces de l'avenir. M. E.

GABRIEL BELOT à Bruxelles

Gabriel Belot le xylographe et peintre français expose jusqu'au 10 novembre, à la Galerie de la Toison d'Or. Gabriel Belot n'est pas seulement technicien de la

gravure sur bois, c'est aussi un imagier de première force et un écrivain de talent.

Il est l'auteur de Une brute, ce pathétique récit de l'enfance malheureuse de Paris. C'est de son enfance même que Belot nous parle et de cette souffrance il a su dégager une joie d'autant plus vigoureuse qu'il dut la conquérir pied à pied.

Romain Rolland, Camille Maclair, Elie Faure et Marc Elder ont salué en lui l'artiste intègre, l'homme de cœur qui anime ses œuvres du meilleur de lui-même.

Maison du livre belge

12, RUE DES COLONIES, 12, BRUXELLES

Si vous aimez le beau livre illustré

ou

Si vous suivez le mouvement théâtral

ou

Si le secret de l'Asie vous passionne,

vous posséderez

Le Théâtre Chinois

de Camille POUPPEYE

60 francs

EDITIONS "LABOR"

Les livres d'art

Willy KONINCKX. — Eloge de Rops. (Ça ira, Anvers.) PHOTOGRAPHIE, 1933-1934. (Arts et Métiers Graphiques, Paris.)

Léo PUYVELDE. — Les débuts de Van Dyck. (Librairie Nationale d'Art et d'Histoire.)

UN CENTENAIRE

On fête en ce moment le centenaire de la naissance de Rops, et la Gazette des Beaux-Arts, de Paris, prépare à cette occasion en sa galerie, une grande exposition du graveur et du peintre. Dès maintenant, je suis pris d'inquiétude : Donnera-t-on au peintre la place qui lui est due, ou continuera-t-on, suivant la routine, à placer le graveur et l'illustrateur bien au-dessus du coloriste. C'est l'année dernière, au Palais des Beaux-Arts, que j'eus la révélation de Rops. J'avais bien vu déjà quelques toiles du maître, mais jamais un ensemble aussi important. Certaines vues de plages sont de pures merveilles et l'on y respire une telle joie qu'on se rend compte que l'artiste en les peignant se reposait lui-même des miasmes chimiques et philosophiques dans

lesquels vivait le graveur.

La petite plaquette consacrée par Willy Koninckx à l'éloge de Rops est extraordinairement vivante et c'est une énorme qualité, ce genre d'ouvrage étant la plupart du temps illisible et endormant.

Mais pourquoi vouloir à tout prix faire de Rops un moraliste? Mais non, voyons. J'en ai vu de ses gravures, et quand Rops y montre avec complaisance le grand singe du Jardin Zoologique violant à travers les barreaux de sa cage une petite fille consentante et satisfaite devant les yeux épouvantés de la mère qui arrive au galop... peut-être pour réclamer sa part, ne me dites pas que Rops a voulu flétrir le vice et ne cherchez pas à en faire un Rouault. Rops a gravé des cochonneries, parfois avec esprit, mais pas toujours; il a peint des tableaux

fort beaux et surtout des paysages et des marines qui sont des chefs-d'œuvre. Et le restant est littérature.

La brochure de Willy Koninckx fort joliment présentée, est malheureusement fort mal illustrée et plutôt que d'y ajouter ces deux ou trois reproductions grises et sans valeur, il eut mieux valu ne donner que le texte.

PHOTOGRAPHIE

Quittons Rops et les illustrations du XIX^e siècle pour entrer de plein-pied dans l'art plus moderne de l'illustration qu'est la photographie.

La belle photographie, devenant œuvre d'art, est, plus que n'importe quel autre art plastique, un art pour la masse. Mais là encore, il convient de choisir et si le peuple réclame des images, il ne faut pas lui donner n'importe quoi comme le font actuellement certains quotidiens français ou belges. Ils ont réussi au début, des pages parlantes mais bientôt les photographes ne furent plus que des carrés noirs à côté des rectangles gris du texte. Il vaut mieux donner la reproduction d'un vieux soulier bien photographié que la tête d'un prési-

dent du conseil vu et revu en moyenne deux fois par semaine.

Les éditions Arts et Métiers Graphiques éditent chaque année un album de photographies, sorte de rétrospective des meilleures photos de l'année. L'éloge des éditions et de la revue Arts et Métiers Graphiques n'est plus à faire ici et il n'est pas de spécialiste de l'art publicitaire ou de l'art de l'illustration qui n'ait besoin de consulter régulièrement cette revue.

L'album qui vient de sortir de presse porte le titre de Photo 1933-1934 et commence par un plaidoyer de Louis Cheronnnet Pour un Musée de la Photographie. Ce plaidoyer est fort intelligemment fait et les suggestions qu'il renferme ne sont pas utopiques comme le sont la plupart du temps les grands projets sur papier. Après avoir parlé des grandes collections de photographies qui existent déjà mais sans aucune liaison entre elles, Louis Cheronnnet établit un rapide projet de classement méthodique et parle de l'utilité d'un tel musée.

Cette courte préface est suivie de 118 photographies choisies dans la production mondiale. Je n'aime pas particulièrement la photographie en cou-

leur de Man Ray qui nous a habitué à un art plus moderne et plus profondément humain, mais je m'avoue totalement charmé par l'œuvre de S. de Kaskel, Willy Prager, Emile Gos, Logan, Heiss Gorni, Camille Proch, Juliette, Germaine Krull.

Je ne désire pas entamer une polémique sur la photographie, ni chercher à situer cet art par rapport aux autres arts plastiques, mais il est certain que tout mécanisme qu'il soit, ce procédé exige de ceux qui l'emploient un sens artistique très développé qui élève le résultat au rang d'art. Et pour cet art, les éditions Arts et Métiers Graphiques se sont dépensées sans compter.

RUBENS ET VAN DYCK

Depuis quelque temps, M. Léo Van Puyvelde se rappelle à l'attention des archéologues, des historiens et des amateurs d'art en général par de minces plaquettes, souvent « tirés à part » de revues ne touchant que des spécialistes. Mais la mineur de ces plaquettes est compensée par la somme d'arguments qu'il y trouve contenue. Il y a quelques mois, c'était le problème du nettoyage des tableaux an-

ciens que notre conservateur exposait d'une façon particulièrement claire et succinte (voir à ce sujet mon article à paraître dans la Gazette des Beaux-Arts), aujourd'hui, c'est le cas de Antoine Van Dyck qu'il analyse de très près, cherchant à démontrer l'inexactitude de cette vieille idée, qu'Antoine Van Dyck serait l'élève de Rubens. Depuis longtemps déjà, M. Van Puyvelde combattait cette idée, ayant fait à ce sujet une communication au V^e Congrès international d'Histoire, tenu à Bruxelles, en 1923.

Il m'est difficile en cet espace réduit de reprendre les arguments de M. Van Puyvelde, ceux-ci étant déjà condensés à l'extrême dans cette plaquette, il me faudrait presque la recopier entièrement et je préfère renvoyer ceux que la question intéresse à l'ouvrage lui-même.

Disons cependant que nous penchons volontiers pour l'opinion de M. Léo Van Puyvelde et que nous croyons avec lui que Van Dyck était déjà en possession de tous ses moyens avant d'entrer dans l'atelier de Rubens et que les historiens l'ont frustré de nombre d'œuvres de jeunesse qui sont parmi les plus belles du maître.

Jean MILO.

LE THÉÂTRE

à Bruxelles

AU PALAIS DES BEAUX-ARTS
PHEDRE

La Société des Grands Spectacles, qu'il ne faut pas confondre avec la Société des Spectacles et Conférences présidée par Adrien Mayer, a ouvert le cycle de ses galas de théâtre classique par la Phèdre de Jean Racine.

S'il faut en juger par le public assez nombreux qui remplissait la grande salle des concerts du Palais des Beaux-Arts, la tragédie est un genre qui compte encore aujourd'hui de fervents admirateurs.

Nous nous garderons bien d'apprécier les cinq actes de Racine, dont les multiples commentaires ont dit sans doute, depuis bientôt trois siècles, ce qu'il convenait de dire. Voyons plutôt si la présentation et l'interprétation de cette tragédie répondent à notre exigence et satisfèrent notre goût de la perfection.

Nous ne connaissons guère de genre théâtral plus périlleux à aborder; et le moindre accroc, la plus légère défaillance suffisent à provoquer le ridicule. L'emphase est à craindre autant que la timidité. Il faut donc des acteurs qui aient de la tradition, de la mesure, de l'autorité, de la puissance, dont le noble maintien et les attitudes fières imposent le respect et commandent l'admiration. Ici, moins que partout ailleurs, on ne peut supporter la plus petite faute de goût, l'erreur la plus infime. Que la mémoire hésite seulement un instant, que l'exclamation dépasse le sentiment éprouvé, que le geste exagère les manifestations de colère ou de joie, et l'impression est irrémédiablement désastreuse. Nous n'acceptons la tragédie classique qu'à la condition que son interprétation, sa mise en scène, sa réalisation soient en tous points impeccables.

Que faut-il penser de la façon dont la Société des Grands Spectacles présente la Phèdre de Racine? Il semble tout d'abord que la salle, trop vaste, que l'estrade aménagée pour l'exécution des concerts et non pour le théâtre, avec son manteau d'arlecquin de fortune, son absence de herse, ses éclairages insuffisamment précis, ne peuvent convenir.

Vera Sergine, qui paraissait très fatiguée, fut une Phèdre assurément bien disante mais dont la voix manquait d'ampleur, de résonance. Elle mit cependant sa diction parfaite au service d'une ardeur peu commune et recueillit un beau succès. Maurice Escande, ex-pensionnaire de la Comédie-Française, incontestablement le plus à l'aise dans la tragédie, fut un Hippolyte dont le noble maintien, la fière allure, le verbe sonore suscitèrent des applaudissements mérités. Jean Guillet, dans le rôle de Thésée, aurait été excellent sans une légère tendance à la charge mélodramatique. Dans le fameux récit de Thémiste, Emile Deluc se fit pardonner quelques hésitations qui marquèrent désagréablement les scènes du

début. Anne-Marie Ferrière fut une touchante Ariège, encore qu'un peu mal assurée. Le public fit aux principaux interprètes de ce premier spectacle un accueil véritablement enthousiaste.

AUX GALERIES PAPA

Le théâtre de Robert de Flers et G.-A. de Caillavet, dignes continuateurs de Meilhac et Halévy, se caractérise par un optimisme souriant qui ne craint pas de bousculer à l'occasion les règles les plus élémentaires de la vraisemblance psychologique. Tous les personnages de leurs comédies sont des modèles de bonté, sinon toujours des exemples de vertu. Ils sont légers, insouciant, inconstants, vite émus et aussi vite consolés. On y rencontre presque toujours un vieux comte très distingué, un brave curé de campagne ou quelque chanoine bienveillant, une jeune fille très pure et cependant très libre d'allures et de langage, quelques femmes du monde et du demi-monde qui trompent à qui mieux mieux leur mari ou leur amant. Tous ces personnages évoluent avec le sourire, sans aucune perversion, et ne connaissent point les roulements freudiens. Le vieux libertin finit toujours par épouser la jeune fille très pure, et la comtesse amoureuse ne manque pas de s'attacher dans le giron du vénérable prêtre. Pièces très adroitement construites où rien n'est laissé au hasard, où toutes les scènes sont prévues et dont le dénouement n'étonne personne. Du bon et solide théâtre, certes un peu démodé, dont les situations aujourd'hui nous paraissent souvent naïves, mais que l'on voit tout de même avec agrément. Tant pis pour nous si nous n'y trouvons pas un caractère qui nous bouleversera à force de vérité, quelques échappées sur le mystère et le secret des âmes trop bien gardées...

Roger Monteaux, Irène Brillant, Yvette Andreyor, Paul Armand, Emile Ronet sont respectivement le vieux comte, la jeune fille, la femme du monde, le jeune premier et le curé de campagne avec beaucoup de charme et de talent.

à Paris

A MARIGNY. — *Un Homme du Nord*.
AUX BOUFFES-PARIISIENS. — *O mon bel Inconnu*.

A L'EMPIRE. — *Deux sous de fleurs*.
AU THEATRE MICHEL. — *L'Amour gai*.

La saison théâtrale parisienne bat son plein. Presque tous les théâtres ont rouvert leur porte et l'on peut enregistrer de la part du public une légère recrudescence d'intérêt pour un genre auquel il semblait préférer le cinéma parlant. Les foules sont-elles revenues de leur naïf et formidable étonnement devant les images douées de la parole? Ont-elles compris qu'il n'y a au-

rien de rapport entre le théâtre et le cinéma? Les auteurs, de leur côté, semblent avoir enfin admis cette vérité première et renoncé à tenter de battre le cinéma sur son terrain. La plupart ont abandonné ces pièces découpées en tableaux innombrables qui étaient du mauvais cinéma parlant. Ils reviennent à ce que seul le théâtre peut exprimer: le réalisme intérieur, la peinture d'états d'âme. Tout sera parfait quand les « producteurs » cesseront de s'obstiner à faire, sur l'écran, du mauvais théâtre.

A Marigny. — M. Charles Méré présente une espèce de vaudeville-mélo qui s'appelle *Un Homme du Nord*. Cadre, Marseille (c'est très bien porté). Personnage principal: un aventurier redresseur de torts (on n'a rien trouvé de plus sympathique au public depuis le comte de Monte-Cristo). André Brulé bèle à son habitude. Betty Dausmond est magnifique d'entrain et de nervosité. Dolly Davis est bien jolie. Les décors sont bons. La mise en scène est sans éclat. Le texte est adroit. Le type même de la pièce qui plaît au public, mais concourt au lent empoisonnement de l'art dramatique.

Aux Bouffes-Parisiens. — Sacha Guitry et Reynaldo Hahn se sont amusés à nous distraire, *O mon bel Inconnu* est une œuvre charmante (bien sûr!) dont le texte est de Guitry mineur et la musique du Reynaldo Hahn en mineur, ce qui n'est pas la même chose. Quel goût il a, ce tout jeune vieux bonhomme qui fait chanter les femmes sur une scène comme si elles chantaient pour elles-mêmes, parce que c'est le printemps et qu'elles sont pleines à craquer de mélodies ébauchées. Comme celle de toutes les pièces de Guitry, l'interprétation de celle-ci est éblouissante. Il faut cependant en détacher une révélation: Simone Simon, la seule ingénue du théâtre français d'aujourd'hui.

Sur la scène de l'Empire, on chante aussi. Mais hélas! c'est cet odieux Friant! *Deux sous de fleurs* est une opérette à grand spectacle. La musique et le livret sont d'une égale médiocrité. Une chose vaut cependant qu'on en parle. Jamais on était arrivé à une aussi complète beauté de décors et de costumes. Il est navrant qu'une telle œuvre d'art soit éphémère. Vertès a composé avec des couleurs, des étoffes et du mouvement, une série de tableaux admirables. Le thème en était une Ecosse romantique. Ce ne sont que chasses à courre dans la manière des gravures anglaises démodées, fêtes de patinage sèches toutes vivantes du « Magasin pittoresque », lits moussus dont les dentelles en papier découpé semblent avoir été faites avec des milliers de manches de gigots. Une soirée dans un vieux château, brun comme un fond de Rembrandt, avec des cavaliers en feuille-morte et des femmes en crinolines rousses, prune et puce, soirée qui est prétexte au ballet fiévreux de soixante filles en tutus blancs, couvertes d'étoiles d'argent comme des arbres de Noël, méritait le cadre d'un Constantin Guy. Vertès est décidément un grand artiste.

Je m'aperçois en relisant cet article que je vous parlais, au début, d'un genre de théâtre en complète opposition avec le cinéma. Je songeais à la nouvelle pièce de Steve Passeur, *L'Amour gai*. Je n'ai plus la place d'en dire ce que je voudrais. Une telle œuvre mérite tout une chronique. Ce sera pour la prochaine fois.

Lucien FRANÇOIS.

Le Théâtre Populaire de Bruxelles, en représentation à Bruxelles, le 5 novembre, à 19 h. 30, présentera sous les auspices des J. G. S. du Grand-Bruxelles, *Somme-nous prêts*, montage scénique en 3 actes. Les amateurs de spectacles antifascistes sont invités à assister à cette représentation.

LE CINEMA

Les films qui passent

NOUS, LES MERES

Dans sa version originale allemande, ce film était, paraît-il, un plaidoyer vif pour l'avortement légal. Le producteur, appuyé d'une main sur le code Napoléon et de l'autre sur la « haute moralité » de sa clientèle, a changé tout ça. L'impression finale, malgré la présence et le lyrisme de M^{lle} Henry Torrès, est assez pénible.

Bientôt LA COMMUNE DE PARIS

DOCUMENTS 33

Le n° 7 (novembre) de Documents 33 a paru. Au sommaire: *Le cinéma et l'humour*, par Louis Chavance. *Evolution des films nègres* (II) par J.-B. Brunius. *Tempête sur le Mexique* (à propos du film mexicain d'Eisenstein) par Margo van Rees.

LA MERVEILLEUSE TRAGEDIE DE LOURDES

Sans commentaires. C'est presque aussi drôle que *Kaspa*, et encore plus bête.

On rembourse le prix de leur place aux spectateurs qui tiennent jusqu'à la fin.

LA GRANDE CAGE

Comme l'Anglais de l'histoire, nous attendons, de film en film, que le dompteur soit mangé.

En attendant, hélas! ce sont toujours les bêtes qui paient, et le spectateur qui jubile.

LA 40 CV DU ROI

Un film comme on en a vu dix, cent, mille.

Mais il est curieux de constater que, seule de tous les acteurs continentaux appelés à Hollywood, Lillian Harvey ait su s'imposer aux hommes de là-bas, les soumettre à ses jeux favoris, à ses petites exigences particulières.

A son côté John Boles chante. Il chante bien. Il chante souvent. C'est la seule chance qu'il a de se rendre supportable.

G. D.

COMMENTAIRES

Je lis dans *Comœdia*, sous la signature de J.-P. Lansu: « Ce sont des choses déplaisantes à se dire entre Belges et Français, mais on ne saurait cacher plus longtemps certains faits d'autant plus que les Belges, amis de la France, ne se gênent pas pour les qualifier durement: le film français est actuellement boycotté dans divers coins des Flandres et de façon efficace. »

Ce n'est évidemment qu'un aspect du flamingantisme, mais l'idée que ce boycottage a des origines politiques intérieures belges et qu'il trouve des appuis extérieurs où chacun sait, ne doit pas intimider les organismes français chargés de défendre notre cinéma. »

Déjà *Ciné-Journal*, dans une note que commentait fort spirituellement Henri Jean-son dans sa chronique du *Canard Enchaîné*, accusait les critiques d'être subventionnés par les producteurs étrangers pour boycotter

le film français.

Comme on le voit, la confiance règne. Aux critiques graves portées par d'autres sur un cinéma dont la pauvreté s'avère chaque jour plus grande, les tenants de ce cinéma répondent politique et argent.

Peut-être faudrait-il, quand même, qu'ils finissent par comprendre que tout le monde n'est pas producteur...

Bientôt LA COMMUNE DE PARIS

DOCUMENTS 33

Le n° 7 (novembre) de Documents 33 a paru. Au sommaire: *Le cinéma et l'humour*, par Louis Chavance. *Evolution des films nègres* (II) par J.-B. Brunius. *Tempête sur le Mexique* (à propos du film mexicain d'Eisenstein) par Margo van Rees.

Partie non-cinématographique: *A propos d'un parricide récent*, étude psychanalytique et sociale de J.-B. Brunius et G. Weinstein.

Un pamphlet de Michel A. Mirowski: *Mort aux monuments aux Morts!* Chroniques: L'art et la psychanalyse, situation de la poésie, les livres, les revues, les films, par Jean Audard, Gaston Derycke, Denis Marion, Jacques Arlem.

LA SEMAINE DU CINEMA

Premières manifestations prévues: Vendredi 10 novembre, à 15 heures: Inauguration des Belgian Sound Studios, 466, chaussée de Waterloo.

Lundi 13: Gala de dessins animés (aux Etablissements Philips). Présentation du film *Colomba*, de Jacques Severac.

Mardi 14: Présentation des films *Paprika*, de Jean de Limur, *Rayon de soleil*, de Paul Fejos, et *Jennie Cerhardt*, de Marion Gering, avec Sylvia Sydney.

Mécredi 15: Présentation de *Trois pour cent*, de Jean Dréville, et de *Cantique d'amour* de R. Mamoulian, avec Marlène Dietrich.

Nous publierons prochainement le programme complet de cette seconde semaine du cinéma.

CLUB DE L'ECRAN

Mardi 7 Nov. 63, Avenue du Parc, 63 à 8 h. 30 au

CASINO

38, Chaussée de Louvain (place Madou)

1^{re} Séance d'études consacrée à

L'école suédoise du film muet

A titre rétrospectif il sera projeté d'importants fragments de 1917. *Les Proscrits*, Sjöström 1919. *Le Trésor d'Arne*, M. Stiller 1923. *La Légende de Gosta Berling*, M. Stiller

Interprété par GRETA GARBO, LARS HANSON, et JENNY HASSELQUIST ces fragments seront commentés par le critique

Denis MARION

Accompagnement musicale par le célèbre pianiste **Clément DOUCET**

Participation aux frais: 10 frs. Membres, 7 frs. Chômeurs, 3 frs.

CARREFOUR

5, Place Madou, 5

Prolongation Troisième Semaine

La Vie Commence

mise en scène de James Flood
Loretta YOUNG - Eric LINDEN
Aline MAC MAHON - Preston FOSTER
Glenda FARRELL, Etc., et

Zéro de Conduite

Le film de Jean Vigo qui est interdit en France.

AU ROXY

3^{me} semaine du grand Succès

La Féerie du Jazz



LA RHAPSODIE EN BLEU

une des scènes de « LA FÉRIE DU JAZZ »

Au même programme sur scène: **Le meilleur Jazz français**

Roland Dorsay et ses Cadets

LETTRE DE PARIS

bert Lacoste!

— Robert Lacoste?

— Oui, l'homme qui peut dresser contre le gouvernement deux cent cinquante mille fonctionnaires.

— Deux cent mille, rectifie en souriant Lacoste qui, entretemps, s'est approché.

Présentations. J'apprends que Lacoste est le secrétaire de la Fédération des fonctionnaires français. Aubaine. Mais Allard et Lacoste, je ne sais quel diable les poussant, se sont mis à parler des « marchands de canons ». C'est la spécialité de Paul Allard. Moi, un autre problème me préoccupe. Pourtant, rien à faire. Les marchands de canons « en prennent pour leur rhume ». Finalement, je dis à Lacoste:

— Quand vous aurez le temps, je vous interviewe?

— D'accord. Pour être sûr de me trouver, téléphonez-moi d'abord au Syndicat, rue de Poitiers.

— Entendu.

Quand Lacoste nous a quittés, Allard me dit:

— Vous verrez: c'est un type. Ses amis et lui donnent bien du fil à retordre au gouvernement.

— Octobre 1933. Le gouvernement Daladier est renversé. Quels sont les « tombeurs » du ministè-

re? Les journaux ne nous le disent pas.

Septembre 1933... Rue de Poitiers... J'interviewe Lacoste pour un journal hollandais... A propos du récent Congrès des Instituteurs qui a rompu toutes relations avec le gouvernement et qui, de plus, a voté une motion nettement antimilitariste, mon excellent confrère du *Algemeen Handelsblad* annonce que M. de Monzie va prendre des sanctions sévères. Je sais, moi, que M. de Monzie se tiendra coi le plus possible, les instituteurs étant des agents électoraux avec lesquels il faut compter.

Par acquit de conscience, j'interroge encore Lacoste.

— Et les sanctions de M. de Monzie?

Lacoste hausse les épaules:

— Elles seront des plus confidentielles. Ses propres amis politiques le surveillent anxieusement. Il a déjà été trop loin. Il lui faudra...

— Et en ce qui concerne la réduction des appointements des fonctionnaires?

— Il y a des tiraillements au sein du Conseil. Le ministre des Finances a parlé de 10 p. c., mais Daladier a jeté de hauts cris... 5 p. c. tout au plus... Il n'ose pas aller au-delà.

— Acceptez-vous?

— Non. Même à 5 p. c. c'est la bataille. Octobre verra la décision. Nous sommes prêts.

— Alors, la grève, comme en janvier?

— Mieux.

— Le mot d'ordre sera-t-il suivi?

— N'en doutez point. En janvier tous ont marché comme un seul homme. L'ordre de grève avait été lancé à la dernière minute, la veille au soir: nous revenons de l'enterrement du secrétaire adjoint de la C.G.T. Quelle marguaille, le lendemain, dans les bureaux, les services publics, les écoles, les lycées, aux accises, au P. T. T., Place de l'Opéra! Ils y regarderont à deux fois avant de nous provoquer à nouveau... Tenez!

Lacoste me montre un petit journal qu'ils ont édité il y a quelques mois, en supplément de leur organe hebdomadaire... Brûlot qui a fait parler de lui.

— Il nous fallait pour l'édition de ce canard et pour notre campagne de meetings à travers le pays un million de francs. Nous les avons eus en quelques semaines.

Je ne suis plus habitué à voir des chefs aussi combattifs, des syndiqués aussi fermement résolus à se défendre. Je ne discuterai

pas ici l'opportunité de la réduction des appointements des fonctionnaires. Je me borne à constater un fait: Lacoste et ses amis ont gagné la bataille avant même de l'engager. M. de Monzie, au lieu de prendre des sanctions, a mordu la poussière. C'était écrit.

Dans les salles de rédaction, on est unanime à désigner les véritables vainqueurs de la dernière crise ministérielle.

Pourquoi, cependant, les journaux ne vous en parlent-ils point? Cela, c'est toute la politique républicaine, ce sont toutes les mœurs de la III^e République, l'excellente République des camarades.

Nous y reviendrons prochainement.

LES MOUS ET LES DURS.

Cela va de plus en plus mal chez les socialistes français. Ils se chamaillent comme des gosses. Ils s'entêtent comme des gosses.

« Je n'ai pas été décoré par M. Poincaré, moi! » dit un mou à un dur en plein Chambre. C'est le diapason de leurs disputailles. Questions de principe? Je vois bien ce qui les sépare. Pourtant, ce qui les sépare est-il plus grave, plus important que ce qui sépare n'aguère Gustave Hervé de Renaudel? Je n'aime pas du tout

les idées de celui-ci, mais il faut reconnaître qu'il est, dans tout ce tumulte, un des plus sympathiques « chahuteurs ». Sa bonne foi, sa sincérité, sa loyauté sont évidentes. Il se fâche pour la moindre incorrection que c'en est un plaisir. Et Robert Bobin, secrétaire-général de La Vie Socialiste, on l'embrasserait, tant il fulmine gentiment. Du côté des durs, il y a, certes, des figures sympathiques aussi, mais les coupeurs de cheveu en quatre vous tapent sur les nerfs. Ce n'est plus un parti, c'est un club de sophistes éperdus et de théologiens en extase devant leurs « Deus absconditus ». Je les avais déjà vu quelque part. Ils étaient tout de noir habillés. Dans les synagogues et dans les « Lettres Provinciales », ils débattaient la question de la grâce et celle de savoir s'il fallait prendre à la lettre tel passage du « Livre des Juges » ou du Talmud. Ils péroreraient comme si le soleil et la lune étaient toujours arrêtés sur Gabao. Ils ressemblaient, en outre, singulièrement à Vadius et Trissotin, après l'« Asinus asinum fricat... ».

Pendant ce temps-là, l'ombre de Hitler et de tous les futurs dictateurs s'allonge au crépuscule des démocraties parlementaires.

Les mous et les durs? Chair et os que la solide mâchoire de la réaction pourrait bien broyer d'un seul coup, un de ces quatre matins, s'ils continuent à oublier que Gargantua se moque du degré d'orthodoxie des dindons et des oies qui figurent sur son menu... Paul RUSCART.

Palais des Beaux-Arts Grande salle des Concerts
LE 9 NOVEMBRE à 14 h. 30 et 20 h. 30
DEUXIÈME GALA CLASSIQUE
LE MALADE IMAGINAIRE
avec la musique de Lulli et le Ballet
Places de 4 à 30 francs Location au Palais des Beaux Arts

LES DESSOUS DE LA CRISE MINISTERIELLE.
Juillet 1933... Je viens de quitter Philippe Lamour et sa charmante jeune femme, pour rejoindre Paul Allard, journaliste de grande classe, aux « Deux Magots », en face de la vieille église de Saint Germain des Prés, dans le square de laquelle les couples amoureux sont presque aussi charmants, le soir, que derrière l'abside de Notre-Dame, là où l'île de la Cité s'avance en proue dans le fleuve incomparable.
A la terrasse des « Deux Magots », même les consommateurs français, ont « tombé la veste ». Au coin du Boulevard St Germain, en face de la statue de Diderot, le Professeur Hirschfeld, sexologue éminent, fait couler la bière sous sa moustache gauloise et croque inlassablement des cahuchettes.
Paul Allard et moi nous parlons sans entrain de l'enquête « Que faire de nos fils? » qu'il prépare pour *L'Intransigeant* et nous nous plaignons de la manie qu'ont les hebdomadaires français de vouloir à tout propos et hors propos des photos sensationnelles.
— C'est empoisonnant! gémit Allard.
Je renchéris.
La chaleur caniculaire et l'obsession des photos « sensationnelles » nous rendent un peu ronchonnes.
Soudain, le visage d'Allard se rassène.
— Tiens, me dit-il, voilà Ro-

le ROUGE et le NOIR

Un homme est mort

(Suite de la 1^{re} page)

Tout cela nous le comprenons mais ce que nous n'admettons pas, c'est cette férocité imbécile que vous mettez dans votre répression. Nous voudrions, voyez-vous, trouver en face de nous des adversaires... Pourquoi tenez-vous absolument à ce que nous ne trouvions que des criminels?

Berten Fermont est mort, lui qui écrivait : « La puissance de sacrifice fut, de tout temps, l'étalon de mesure de la grandeur d'un peuple et de la fierté de ses fils. » Il voulait que son peuple soit grand; grand a été son sacrifice.

Sur son lit d'agonie, il disait à ceux qui lui promettaient la guérison : « Si je dois guérir et qu'on me rappelle à l'armée, je désobéirai de nouveau. »

Sur son lit d'agonie, il disait au prêtre qui lui apportait les Derniers Sacraments : « Si Dieu me rappelle, et qu'il juge nécessaire ce dernier sacrifice, j'obéirai de bon cœur. »

J'ai suivi son cercueil. Le drapeau d'or au lion noir que j'ai si souvent vu flotter allégrement aux pignons flamands recouvrait la bière. Le corps était porté par des objecteurs récemment libérés : W. De Baere, de Schrijver et de Vlaeminck (qui fit la grève de la faim avec Hem Day et Campion). Le Dr Borms a voulu également tenir sur ses vieilles épaules le glorieux cercueil du fils sacrifié.

La foule, je l'ai vue accompagnant le tragique convoi, l'accompagnant pendant deux heures, malgré la pluie glacée qui, durant toute la journée, tomba à flots, malgré le vent soufflant en tempête et qui collait au corps frileux les vêtements dégoûtant d'eau. Il y avait là des vieillards, des femmes portant leur bébé sur les bras, de tout jeunes gens... Sur tous les visages, la même crispation, la même douleur muette.

Fas seulement parmi ceux qui étaient venus là pour suivre le convoi. Mais de la rue, de cette foule, d'habitude indifférente, montait le même cri de désespoir.

De désespoir et de colère. Car je veux ne pas omettre de vous signaler la colère qu'a provoquée cette mort. Afin que demain, quand les Flamands reprocheront ce nouveau crime au gouvernement et se montreront peu traitables, vous sachiez tout de même pourquoi.

J'ai suivi le corps du martyr jusqu'à ce vaste cimetière qu'a créé la Métropole, bien loin de la ville, au-delà de Kiel, et qu'on appelle « Schoonselhof ». Là, parmi les bourrasques du vent soufflant de mer, dans la terre détremée, fut enterré Bertin Fermont le refuseur de service, un de ces lâches, un de ces trembleurs, comme d'aucuns disent.

Une tombe de plus en Flandre. Un tombeau qui aura dans l'histoire de ce pays une signification plus puissante que beaucoup se l'imaginent. Car en ces provinces, voyez-vous, on a la mémoire longue, on compte les victimes, on fait le total de ses morts. Un jour, cette somme pèsera si lourd dans la balance que vous aurez beau, Messieurs du gouvernement, jeter dans l'autre plateau toutes les concessions (après y avoir jeté toute votre gendarmerie) vous ne parviendrez plus à ramener l'équilibre.

Vous aurez supprimé Bertin Fermont. Il n'est pas en votre pouvoir de supprimer ce qu'on pense, ce qu'a dit, ce qu'a fait, et ce qu'a souffert Bertin Fermont. Il n'est pas en votre pouvoir de tuer l'idéal qui a imposé ce dur sacrifice.

Car cela, vous devriez le savoir depuis le temps qu'on vous le dit : « On n'enterre pas l'esprit ni le cœur de la mère Flandre! »

M. Z.

LES REVUES

Europe. — Publie entre autres un fragment du deuxième volume, à paraître, de l'Annonciatrice dernier tome de l'Anne Enchantée, de R. Rolland. Ce chapitre intitulé « L'individualiste aux abois » apportera des précisions sur l'évolution qu'a subie la pensée de l'illustre écrivain au cours de ces dernières années, son abandon de plus en plus marqué de l'individualisme et sa sympathie grandissante pour le communisme.

Egalement un Discours aux Français, d'Emm. Berl, qui croit que le fascisme, ni le communisme n'ont aucune chance de réussite parmi les Français trop individualistes pour se soumettre à la philosophie hégélienne ou à la tradition romaine.

Un article de J.-R. Bloch, qui estime que la diplomatie traditionnelle de l'équilibre européen et des alliances qui en découlent ne nous a jamais assuré que la guerre. Il croit qu'il serait temps d'envisager, malgré Hitler, la sécurité française non pas contre l'Allemagne mais avec l'Allemagne.

Ou bien, diplomatie classique, guerre et mort de l'Europe, ou politique nouvelle, désarmement général et paix entre voisins.

C'est à la bourgeoisie intelligente que J. R. Bloch lance cet appel; il n'ose plus compter sur une insurrection du prolétariat car « tourné vers les grands partis socialistes et communistes d'Europe, l'esprit humain justement alarmé leur pose la funèbre question de l'empereur romain : « Qu'avez-vous fait de nos légions? »

Esprit consacre son dernier numéro à l'Argent, misère du pauvre, misère du riche. Volume copieux et substantiel.

Nous avons eu l'occasion de parler ici de l'équipe de jeunes collaborateurs que réunit Esprit, de la tendance de cette revue que nous apprenons assez à celle de la « Nouvelle Equipe ».

Ce numéro-ci est encore d'une qualité rare. Evidemment, nous sommes loin de partager les vues d'Esprit, nous déclinons assez l'équivoque de cette position, le danger qu'elle présente et le piège qu'on nous tend.

Mais nous n'en sommes que plus à l'aise pour souligner la qualité et l'effort qui sont à la base du travail déjà fourni par cette revue. Nous ne voyons, pour le moment, à lui opposer dans le camp des revues de gauche que Europe.

Nous reviendrons probablement plus longuement sur quelques idées émises dans les nombreuses études signées Georges Vianca, P.-H. Simon, R. Aron, René Millienne, Georges Izard, etc.

Couture Maggy

175, chaussée de Vleurgat
Tél. 43.17.08 (av. Louise)

Goût, Éléance,
Originalité
Prix de crise
MANTEAUX SUR MESURE
à partir de 395 francs

DEBAT DU 25 OCTOBRE

Y a-t-il un scandale de la T.S.F. en Belgique?

Quelques journaux ont posé la question, ces temps derniers : « Y a-t-il un scandale de la T. S. F. en Belgique? » La question fut longuement débattue, mercredi dernier, à la Tribune. Participèrent à la discussion : M. Julien Flament, à qui était dévolue la tâche toujours ingrate d'ouvrir le débat; M. Pierre Vandendries, de Radio-Conférence; M. Fern. Rigot, homme de lettres; M. Jean Devalte, de la Resef; M. Arthur Blanchard, vice-président de l'Union Radio-Club de Belgique, et M. Ch. R. Doehaerd, de Radio-Schaerbeek.

A vrai dire, de toutes ces interventions aucune ne porta réellement sur un « scandale ». Certes, des critiques nombreuses furent émises quant à l'intrusion de la politique au micro, la médiocrité des émissions musicales et le côté nuisible des petits postes privés.

M. Julien Flament aborda toutes ces questions avec la lucidité et le bon sens qu'on lui connaît et déplora pour finir que la radiophonie ne fût pas le merveilleux instrument d'éducation populaire qu'il pourrait être. M. Pierre Vandendries aborda dans le même sens.

La tâche de M. Devalte était difficile; il la remplit avec courage et savoir-faire. Il défendit le système en vigueur actuellement à l'I. N. R.; la vraie neutralité, dit-il, c'est de permettre aux larges courants d'opinion de se manifester. Nous ne savons que trop ce que certains entendent par neutralité, c'est chasser les socialistes de l'I. N. R.

M. F. Rigot parla plus particulièrement de la prononciation des mots étrangers devant le micro.

Ce fut ensuite au tour de M. Doehaerd de venir défendre d'excellente manière les postes privés : « Nous ne cotisons pas un sou à l'Etat, nous ne lui demandons qu'une seule chose : qu'il nous laisse vivre! » M. A. Blanchard au nom de son organisation, critique l'intrusion des partis politiques dans le domaine de la T. S. F.

Lors du débat public : Jean Dess appuya l'intervention de M. Jean Devalte; Léo Campion affirma que pas plus que le journal parlé n'était libre et que, puisque les militaires disposaient régulièrement du micro, il en exigeait autant pour les pacifistes; M. Philippart défendit la suggestion de M. Doehaerd tendant à conserver une longueur d'onde pour la politique et l'autre pour l'art. Après quoi MM. Van Rosseum, Marc Eemans et Sykès, imités aussitôt par d'autres auditeurs, posèrent quelques questions pertinentes.

La tribune répondit de son mieux après quoi, chacun s'en retourna réconforté de ce qu'il n'y avait pas un scandale de plus en Belgique, mais convaincu qu'il y avait, dans le domaine de la T. S. F. comme dans beaucoup d'autres, pas mal de choses à réformer.

Tribune libre de Bruxelles LE ROUGE ET LE NOIR

avec le concours du Club du Faubourg et affiliée à la Fédération internationale des Tribunes libres

En la salle des Huit Heures

11, place Fontaines. Prix d'entrée : 4 francs. Chaque mercredi, à 20 h. 30 précises. — Ouverture à 20 heures

Toutes les séances sont publiques. Une enceinte spéciale est réservée aux abonnés. L'abonnement est personnel. Il donne accès à toutes les séances. La saison 1933-1934 prend fin au mois de juillet. Le prix de l'abonnement est de 75 francs pour toute la saison. Ce prix est ramené à 60 francs pour les abonnements dits de famille (et ce à partir du 2^e abonnement : même nom, même rue, même adresse). On s'abonne en versant la somme au C. C. P. 1713,61 (P. Fontaine, Brux.)

CE SOIR

Mercredi 1^{er} novembre (Toussaint)

pas de séance

CINQUIEME SEANCE

Mercredi 8 novembre, à 20 h. 30

Grand débat sur

Les orateurs politiques devant la justice

LA CONSTITUTION EN PERIL

Que penser de la rigueur des tribunaux à l'égard des orateurs politiques? En cas de délit, les orateurs politiques sont-ils passibles de la Correctionnelle ou de la Cour d'assises? N'importe-t-il pas qu'ils soient déférés à des jurys populaires plutôt qu'à des magistrats professionnels tenant leur charge du régime que les prévenus combattent? Les garanties que les politiciens tiennent, à cet égard, de la Constitution sont-elles lettre-morte? Comment distinguer le délit politique du délit de droit commun? Le témoignage d'un gendarme est-il infallible dans le domaine de la pensée?

Orateurs inscrits ou convoqués :

- MM. Maurice BEUBLET, avocat à la Cour; Georges BOHY-DENIS, député suppléant; Léo COLLARD, député de Mons; Walter DAUGE, député suppléant, militant socialiste poursuivi; Jean DRAPIER, président de l'Association générale des Etudiants socialistes; PERCIKOW, militant communiste poursuivi; Hector ROLAND, des Jeunes socialistes du Centre, militant condamné.

Mercredi 15 novembre, à 20 h. 30

A l'occasion de la Semaine du Cinéma
Débat sur
GRANDEUR ET SERVITUDE
DU CINEMA.

Mercredi 22 novembre, à 20 h. 30

Le docteur Pierre VACHET

sur
LE CRIME DE VIOLETTE NOZIERE.
LE MEURTRE D'OSCAR DUFRENNE

Mercredi 29 novembre, à 20 h. 30

Le docteur VIGDORTCHIK
LE SECRET DES BELLES VOIX
Réponse aux théories du docteur WICART

Mercredi 6 décembre, à 20 h. 30

Le grand débat sur
LE MARXISME
A-T-IL FAIT FAILLITE?

Abonnez-vous

Vous avez les meilleures raisons de vous abonner :

- 1) L'ABONNEMENT VOUS ASSURE UNE PLACE RESERVEE A TOUTES LES SEANCES.
- 2) L'ABONNEMENT VOUS PERMET D'ASSISTER A TOUS LES DEBATS, CONFORTABLEMENT ASSIS DANS UNE DES PREMIERES RANGÉES DE FAUTEUILS.
- 3) L'ABONNEMENT VOUS FAIT REALISER UNE ECONOMIE DE 50 % SUR LE PRIX D'ENTREE.
- 4) L'ABONNEMENT EST LA MEILLEURE FAÇON DE PROUVER VOTRE SYMPATHIE AGISSANTE.

Abonnez-vous sans tarder

LE PRIX DE L'ABONNEMENT EST DE 75 FRANCS POUR TOUTE LA SAISON 1933-34 QUI COMPORTERA 30 A 35 DEBATS.

POUR S'ABONNER, VIRER LA SOMME AU C. C. P. N° 1713.61 (Fontaine) OU S'INSCRIRE AU CONTROLE AVANT LES SEANCES.

Au Club du Faubourg

Voici le programme des prochaines séances : Samedi 4 novembre, Cinéma Demours, 7, rue Pierre Demours, à 14 heures, la vedette Alice Field présidera le débat sur Cécile Sorel au Music-Hall. La comédienne Andrée Méry défendra sa pièce Vu, Europe et les a-t-on remplacées par des feuilles réactionnaires comme Je suis partout, Cringoire, etc? LES CHASSEURS DE CHEVELURES

Mardi 7, Salle Wagram, à 20 h. 30 : Mme Marcelle Tinayre sur La Femme et son secret. Et Mme Marie Le Foyer sur Le savoir-vivre.

Jeudi 9, Salle des Sociétés Savantes, à 20 h. 30 : le député Paul Perrin sur La Guerre aéro-chimique. Et le grand débat sur La crise socialiste. Sanctions et scission, avec le député Montagnon, le professeur Max Bonnafous, etc.

COURRIER DES LETTRES ET DES ARTS

OOO Dans la « Revue des Revues » de Monde, une intéressante étude sur la position que prend La Vie intellectuelle (du 25 septembre) dans le problème de la politique catholique qui, malgré toutes les assertions, défend exclusivement les organisations de droite et les entreprises capitalistes.

Monde précise fort judicieusement : « Nous considérons l'Eglise comme l'une des organisations les plus perfectionnées et les plus redoutables de la réaction, comme l'une des positions avancées de la contre-révolution. Par les principes qui l'inspirent, par la pratique de son action, par la composition sociale de ses cadres dirigeants, par les liens multiples qui la lient aux maîtres du pouvoir politique et économique l'Eglise est un des plus grands obstacles à l'émancipation du travail, à l'instauration d'un ordre nouveau fondé sur la solidarité humaine et sur l'abolition des classes. C'est là un fait qu'on a le tort de trop négliger et nous devons constater qu'on a abandonné, avec raison, certaines absurdités du vieil anticléricalisme, sans se préoccuper de continuer et de développer, sous des formes nouvelles,

plus sérieuses et plus appropriées, la lutte contre les dangers et les méfaits du cléricanisme. »

Ce passage de l'étude concernait particulièrement la Belgique où l'on oublie constamment de regarder vers l'horizon d'ou point le fascisme...

OOO Dans la revue La Revue Universelle (ce qui est beaucoup dire), à propos du manifeste lancé par Georges Duhamel dans un petit ouvrage l'Humanisme et l'Automate, M. André Rousseaux écrit :

« Les lecteurs qui ont suivi avec attention l'œuvre de M. Duhamel ont de bonnes raisons de penser que ce philosophe le la vie courante a subi une évolution salutaire. Il y avait d'abord en lui un utopiste, enivré d'humanitarisme, et que la mystique de la nature influençait fortement. Ce ne serait pas assez dire, à son propos, que les choses du cœur passaient avant les choses de l'esprit. »

Est-ce que la mort de Salavin déterminerait Duhamel à rechercher d'autres sensibilités?

OOO Dans les Cahiers du Sud, M. René Trient consacre une étude : Lawrence Panthéiste et l'Antiquité païenne, au grand romancier anglais.

« Lawrence — écrit M. Trient — fut un écrivain indépendant, mais il s'est cru beaucoup plus dégagé de toute influence et de toute tradition qu'il n'était en réalité. Il n'apparaît pas qu'il ait reconnu avoir suivi dans son développement spirituel quelques-uns des sentiers tracés par ses aînés, ni qu'il ait avoué telle ou telle influence, telle ou telle filiation. Par intuitif, Lawrence comme tous les tempéraments puissants sentait se lever toutes choses neuves du fond de lui-même et de ce qui naissait ainsi en lui, il éprouvait une rupture avec le passé. »

Heureusement que les Cahiers du Sud s'occupent avant tout de philosophie.

OOO M. Ed. Ewbank, dans le Mercure de France (qui, comme l'a très bien fait remarquer le caricaturiste Jean Effel, n'est pas un médicament), parle de Corps et Ame, le dernier volume de poésie de notre collaborateur P.-L. Flouquet. Cette poésie, qui souffre de quelque amphigouri et d'un obscurisme parfois fâcheux, a le défaut d'user de l'hyperbole comme d'autres usent du faux naïf ou du gauche : sans précautions. Mais elle est singulièrement forte par places, toute pleine de résonances profondes et classe parmi nos meilleurs « jeunes » P.-L. Flouquet qui a décrit la « Terre désolée de la mémoire »

« Terre nue, sans ombres, sans eaux pures, » Désert habillé de mirages semblables à [des regrets.]

OOO Dans La Revue Réactionnaire — qui ne cache pas ses desseins — nous trouvons pourtant une belle étude de M. Georges Marlier sur la Grandeur et la Misère de l'Expressionnisme flamand. L'auteur analyse la dislocation du front uni des défenseurs de l'art vivant ce qui provoque, avec l'aide de la crise, la fermeture de plusieurs galeries d'art. Mais M. Marlier montre clairement qu'il se serait toutefois absurde d'établir un lien quelconque entre ces avatars purement commerciaux et la qualité même des artistes qui en ont profité.

Puis, avec une certaine amertume, il ajoute : « Si l'on a jeté au Brésil des tonnes de café à la mer, cela implique-t-il que cette denrée avait une valeur moindre qu'aujourd'hui? »

OOO Afin d'éclairer la bougie de quelques admirateurs trop patients de M. Julien Benda, nous citons un extrait d'une déclaration faite, à propos d'un objeteur de

conscience français, par l'éminent philosophe. Ce témoignage qui ne fut pas admis en justice, parut dans la Nouvelle Revue Française. « J'ai toujours pensé — dit M. Benda — et le pense aujourd'hui plus que jamais quand je vois ce qui est en train de surgir dans presque toute l'Europe — que la France avec son idéal persistant d'humanité et de liberté constitue à peu près le seul rempart que le monde possède encore pour sauvegarder ce que tous ici, je crois, nommons la civilisation. »

M. Einstein n'est qu'un converti d'hier, par panique devant les événements; M. Benda nous fait savoir qu'il a toujours eu la même opinion, à savoir que la France est le pilier glorieux de la civilisation, etc.

L'intelligence n'engendre pas toujours la vérité!

OOO Jeunesse exclue. S. O. S.!! Par un arrêté ministériel, signé d'un certain M. Lippens, les habitués de la Bibliothèque Royale ont été mis au courant d'un léger remaniement des statuts.

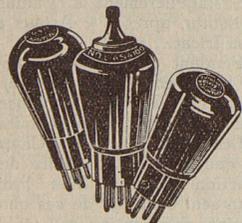
A partir du 1^{er} novembre, les personnes n'ayant pas atteint 21 ans ne seront plus admises dans les locaux, sauf en ce qui concerne les étudiants des deux sexes fréquentant les universités. C'est là un scandale intolérable, car cette mesure ferme aux jeunes gens qui ne pouvaient terminer leurs études un centre de culture intellectuelle unique à Bruxelles.

En outre, un droit de 5 francs sera perçu chaque année pour la fréquentation de la Bibliothèque gratuite. Il y a eu d'autres changements encore et non des moindres. Pourquoi a-t-on ôté de la salle des périodiques, des publications comme Monde, Lu, Vu, Europe et les a-t-on remplacées par des feuilles réactionnaires comme Je suis partout, Cringoire, etc?

LES CHASSEURS DE CHEVELURES



La Source de la Reine, exploitée par Spa-Monopole, est l'eau de table et de régime des arthritiques.



TUNGSRAM

A.H. BOLYN, 75, rue Van As, XL